

Vivre

Jacques-François MARCHANDISE

Bonjour à tous. Je suis Jacques-François Marchandise, l'un des deux co-titulaires, avec Milad Doueïhi, de cette Chaire. J'excuser (j'espère provisoirement) Milad qui est actuellement bloqué, pas très loin de Paris, dans un TGV de Montpellier par une panne matérielle et il espère nous rejoindre. On va donc commencer sans lui, en espérant finir avec lui. C'est évidemment bien dommage car on avait vraiment prévu d'échanger avec vous sur ce sujet « Vivre ». Aujourd'hui, notre séance est un peu particulière puisque, par rapport aux précédentes où nous avons deux invités, cette fois nous n'en avons qu'une seule, Louise Merzeau, mais ô combien précieuse sur le sujet qui nous occupe.

Je reviens un peu sur le moment de séquence dans lequel se situe cette séance, puisque certains d'entre vous sont déjà venus, d'autres viennent pour la première fois. C'est un peu la règle de cette première année de la Chaire. On est dans un contexte où, avec le Collège des Bernardins et le Père Frédéric Louzeau ici présent, qui dirige le Pôle de recherche des Bernardins, on a essayé d'imaginer une mise en partage d'apports autour du numérique et de notre question « *L'Humain au défi du numérique* ». Cette mise en partage tient compte du fait que nous venons et avons recours à des disciplines de recherche, des angles de recherche assez différents les uns des autres. C'est une des raisons pour lesquelles cet ancrage au Collège des Bernardins est précieux pour ceux d'entre nous qui viennent d'environnements universitaires, parce que précisément il apporte une liberté qu'on n'aurait pas forcément dans les disciplines respectives des uns et des autres et qui a permis que, depuis quelques mois, nous ayons pu accueillir des gens venus de sociologie, de géographie, de sciences de l'information et de la communication, d'économie et d'autres champs. Nous avons également accueilli des professionnels ; moi-même, je suis un hybride dans cette aventure, en étant un vrai faux chercheur, avec des aspects de philosophie, de sciences de l'éducation et puis ma casquette de co-fondateur de la FING (Fondation Internet Nouvelle Génération), petit organisme qui réfléchit autour des transformations numériques.

Les thématiques que nous avons choisies depuis la séance d'entrée, consacrée à la question de la culture numérique, nous ont déjà amenés pas très loin de sujets qu'on va évoquer aujourd'hui, quand par exemple on a parlé d'identité avec la présence d'Edouard Geffray, celle de Dominique Cardon ; elles nous ont amenés dans d'autres champs quand on a parlé des langages, dans d'autres champs encore quand on a parlé de la question de l'Habiter, qui était la dernière séance avant l'été, avec Francis Jaureguiberry et Luc Gwiazdzinski. Si aujourd'hui nous avons choisi cette thématique intitulée sobrement « Vivre », c'est parce qu'on a l'impression que c'est un des points d'enjeu, d'achoppement vraiment forts de cette problématique de « *L'Humain au défi du numérique* ».

Si j'essaie d'introduire cette thématique, je l'introduirai tout d'abord au travers d'un tour sur le mot lui-même, « vivre » : est-ce que « vivre » est quelque chose qui irait se placer en contrepoint de « survivre » ? Ce que nous essayons de creuser dans la piste d'un humanisme numérique, ou en tout cas d'une approche de « *L'Humain au défi du numérique* », serait-il de l'ordre d'une plénitude de la vie ? Dans certains cas, le « vivre » que propose le numérique est-il dans des figures qu'on pourra voir aujourd'hui, qu'on a vu dans d'autres séances avec l'homme augmenté, le transhumanisme, etc. ? Est-ce de l'Uber-vivre ? Est-ce qu'à un moment donné nous nous heurtons à cette histoire là ? Le deuxième angle important à souligner, sur lequel certains travaux passés de Louise Merzeau ont amené des choses vraiment importantes, est le champ de notre finitude : nous vivons parce que nous sommes mortels. Louise Merzeau a travaillé à diverses reprises sur ce qui se passe en ligne après la mort. « Vivre », c'est donc aussi savoir si la vie numérique nous affranchit ou pas de la durée de vie. La vie numérique nous raccorde-t-elle, ou nous éloigne-t-elle, de cette finitude et de ce temps qui semble a priori limité ? Le numérique nous permet-il une sorte d'émancipation par rapport aux contraintes matérielles ? C'est vrai que la dématérialisation a fondé tout un ensemble de rêves, d'utopies ou de dystopies, aussi bien dans la

fiction, jusqu'à la téléportation, que dans des théories un peu plus ancrées du moment, avec aujourd'hui, en plein cœur de cette aventure, la question de la mesure. Et donc, là encore, on a un terme à interroger de près : s'agit-il de la mesure de la métrologie ou s'agit-il de la mesure face à la démesure ? Précisément, une des questions que nous fréquentons dès lors que nous parlons des données, des Datas, de la mesure de soi, du quantified self, de tout un ensemble de pratiques en la matière, le fait de mesurer constamment ce que nous faisons, ou parfois d'être mesuré mais par qui, est peut-être une façon de perdre la mesure.

Pour observer ces champs là, je suis assez sensible au défrichage que peuvent nous en faire les artistes, par exemple si je reviens aux travaux et aux champs ouverts par Giorgio Agamben dans « *Enfance et histoire* » qui parle beaucoup de l'expérience : j'ai l'impression que le numérique va nous interroger autour de l'expérience et du défaut potentiel d'expérience, autour de la perte d'une immédiateté ou tout simplement de la promenade urbaine, du fait de regarder autour de soi, de la présence à l'autre. Il y a tout un ensemble de travaux de recherche tout à fait passionnants qui vont nous éclairer là-dessus. Je pense par exemple, aux travaux qu'a pu conduire au fil des années Christian Licoppe autour de la présence, de la position physique de la personne vis-à-vis des machines et vis-à-vis des autres, de la façon de se tourner ou non, qui racontent pas mal de choses où nous amènent les artistes. Il y a quelques années Christophe Bruno, un artiste qui a beaucoup utilisé le numérique dans ses installations, a conçu un dispositif permettant la souffrance à distance. Pour ceux d'entre vous qui connaissent ce livre de Luc Boltanski, « *La souffrance à distance* » qui raconte un des désarrois de notre société, celui de prendre chaque jour par les médias de masse tous les malheurs du monde sur nous, Christophe Bruno avait dit : « *nous avons l'impression de ne pas pouvoir avoir l'empathie avec l'autre dans cette configuration* » et donc disait-il : « *et si, dans ce dispositif, en 2003, 2004, 2005, vous pouviez ressentir, par le flux de l'actualité, les douleurs du monde* ». Donc, souffrir en même temps que les personnes dont on vous raconte la souffrance, avoir des petits picotements, des choses très irritantes, des chaleurs ou du froid très fort. Il avait imaginé tout un ensemble de dispositifs actionnés par wi-fi, par capteurs, etc. Comme toujours, on peut se dire que c'est de la plaisanterie mais aujourd'hui, on voit la transformation de ce type d'idées avec notamment les Tee-shirts connectés que proposent les clubs de foot et de rugby qui vont nous permettre de ressentir et d'éprouver ce que vivent les sportifs sur le stade pendant le match. Je crois qu'une des premières expériences a été avec une équipe féminine de rugby équipée de tels Tee-shirts, les fans pouvaient suivre cela et depuis cela a continué dans la foulée.

Un autre travail emblématique est celui qu'a pu conduire Albertine Meunier qui travaille beaucoup avec le numérique. Elle a fait tout un ensemble de travaux autour de sa « *Google Search History* » dont elle a publié un livre qui relate l'histoire qu'elle peut connaître d'elle-même au travers de Google et des requêtes qu'elle a pu faire depuis de nombreuses années. Elle a activé cette fonction qu'on pouvait activer ou non, consistant à suivre son histoire Google et elle a décidé d'en faire un matériau artistique à part entière, c'est-à-dire de partir du chemin qu'elle avait demandé à tel endroit, de la requête qu'elle était allée faire pour tel bricolage Castorama, de telle ou telle question, pour avoir l'empreinte de sa propre vie et la publier de façon à ce que Google ne soit pas le seul à savoir des choses sur elle (Albertine Meunier est son nom d'artiste et non pas son nom de naissance). Et donc, elle a essayé de conquérir le titre par exemple, d'être l'Albertine la plus citée sur le Web, de tenir en haut de la première page de Google, donc de lancer un espèce de défi à Google en utilisant les armes de Google pour en faire une lecture critique. Cette aventure qui peut faire sourire, mais qui en fait avait une charge poétique tout à fait certaine, est quelque chose qui peut nous raconter des façons dont nous éprouvons, ou dont nous ne savons pas que nous éprouvons, nos trajectoires numériques documentées en ligne.

Pourquoi est-ce que je prends ces deux exemples là ? Je les prends parce qu'une des questions sur lesquelles le propos de Louise Merzeau va nous éclairer ou nous permettre d'avancer ensuite dans la discussion, est celle de savoir si notre vie en ligne est vraiment de la vie, c'est-à-dire si ce qui se passe du côté de la vie sur Google est du même ordre que ce qui se passe dans la vie des souffrances physiques que nous éprouvons, des expériences que nous faisons. Y-a-t-il une correspondance, un divorce ou peut-être un décalage entre les deux ? Cette question recoupe à cet égard la séance d'avant l'été que nous avons eue autour de « *Habiter* » où précisément cette question de l'espace physique et de l'espace numérique et de leur hybridation était venue sur la table.

Voilà quelques points d'entrée, mais pour en faire quoi ? Pour essayer de continuer, dans la suite du travail cde la Chaire, à creuser les endroits qui sont nos sources d'inquiétude, mais aussi nos sources de potentiel et de régénération quand l'inquiétude se fait un peu trop forte. On est vraiment, avec les questions dont on va traiter aujourd'hui, dans un champ d'angoisses paroxystiques, de paniques qui se réveillent à chaque fois que, par exemple, la question des données personnelles se métamorphose en « *toute ma vie est livrée à je ne sais qui !* » On est également dans des champs d'angoisse quand on voit apparaître non pas les pratiques du quantified self où je choisis de me quantifier, mais des pratiques où je suis quantifié par d'autres et où l'histoire du Big Data, l'histoire des façons dont les acteurs du commerce et des services s'emparent de données personnelles pour proposer des services pour mon bien mais à mon insu, sont des choses qui peuvent évidemment nous contrarier ; on l'est aussi quand les algorithmes gèrent nos liens sociaux, les relations que nous établissons ou renforçons avec les uns ou les autres, ou passent par la prescription que peuvent produire constamment les réseaux sociaux sur la base de ce qu'ils savent de nous, et puis aussi par l'influence que

peuvent avoir tous ces points d'entrée dans des champs comme la santé et le corps, avec par exemple l'arrivée massive des capteurs dans les textiles intelligents, dans les modes de traitement, à l'intérieur du corps lui-même ou dans tout un ensemble de prothèses.

Dans l'organisation dont je m'occupe, à la FING, on a conduit depuis quelques années un travail dont les conclusions viennent d'être publiées, qui s'appelle « Bodyware ». Une des pistes de « Bodyware » aurait pu faire l'objet d'une intervention sur des champs assez différents de ceux qui intéresseront Louise Merzeau, c'est-à-dire les champs du corps connecté et de la façon dont notre expérience du corps et du corps « augmenté », surtout des augmentations les plus ordinaires du corps et non pas simplement des augmentations extraordinaires et assez futuristes qu'on nous raconte parfois, commencent à être à l'œuvre aujourd'hui. Je ne vais pas être plus long sur ce préambule. Sur certains de ces aspects, on pourra avoir l'occasion d'en parler dans le temps de discussion tout à l'heure. Je vais donc tout de suite passer la parole à Louise Merzeau, en la remerciant d'avoir accepté notre invitation et d'avoir été aussi parmi nos intervenants celle qui a le plus fidèlement suivi les séances précédentes. On vient volontiers dans un séminaire quand on intervient, mais vient-on pour écouter les autres avant d'intervenir ? Louise Merzeau est familière de cet espace là et a déjà eu des échanges avec certains d'entre nous. Donc, merci d'avoir accepté de venir et de nous parler de ce que veut dire « *vivre en environnement numérique* ».

Louise MERZEAU

Merci beaucoup pour cette introduction et merci pour l'invitation. Je suis assez contente que Jacques-François Marchandise ait terminé son propos en employant le mot « ordinaire » parce que ce que je vais vous proposer ce soir va peut-être vous sembler évidemment très partiel, et j'espère un peu partiel aussi, dans la mesure où il est impossible de couvrir tout ce que peut supposer ce terme de « vivre » extrêmement large. Je vais vous proposer un parcours sur ce qu'on pourrait peut-être considérer comme *une pratique ordinaire du numérique*, une manière de vivre le numérique plutôt dans le registre de l'ordinaire. Donc, je vais certainement laisser de côté beaucoup de choses dont on pourra reparler dans la discussion bien sûr.

J'ai ré-intitulé cette séance : on m'avait soumis simplement le terme « Vivre » et j'ai ajouté « *Vivre en environnement numérique* » parce qu'on a souvent l'habitude de définir le numérique (mais c'est souvent une manière de ne pas le définir mais de le penser) comme technique, comme support, quelque fois aussi comme média, notamment pour le comparer à d'autres médias. Je voudrais vous proposer aujourd'hui d'esquisser en fait un déplacement, développer l'hypothèse qui consiste à envisager le numérique non plus comme une technique, un support ou un médium, mais comme un environnement où vivre. Je pense que ce déplacement est très important et reste largement à penser. Il permet notamment, et c'est le premier point sur lequel je reviendrai, de penser le numérique en terme de continuité et pas uniquement en opposition soit avec ce qu'il l'aurait précédé, soit avec ce qui serait non numérique ou non connecté. Il permet d'autre part de penser le numérique comme un « espace habité » (je vais reprendre aussi ce terme « habiter » mais dans un sens sensiblement différent de ce qui a été évoqué lors du précédent séminaire), donc un espace à habiter plutôt qu'un ensemble d'outils à utiliser ou à maîtriser. Et puis, je terminerai enfin cette présentation par un ensemble de propositions qui iront dans ce sens : je pense que ce déplacement implique de *repenser le numérique comme l'exercice collectif d'une présence* (j'insisterai sur ce terme de « présence ») *et pas seulement comme un régime individuel de consommation de services* qui est le plus souvent la façon dont on envisage le numérique et ses développements.

Cette proposition de repenser le numérique comme environnement revient finalement à *définir le numérique comme culture*. Donc là, évidemment je m'inscris dans le droit fil des travaux de Milad Doueïhi et j'aimerais, par ce biais, que ce type de proposition puisse concourir à réviser la place qu'on accorde au numérique notamment dans les apprentissages, à l'école, à l'université. Je pense que cela aide aussi à lutter contre un certain nombre d'idées toutes faites sur les bienfaits ou les dangers dont le numérique serait porteur. Jacques-François Marchandise a évoqué la dimension souvent anxiogène, voire les états de panique que cela peut susciter, parce qu'en effet c'est presque toujours sous cet angle ou de cette manière qu'on aborde la question en se demandant : quels dangers porte le numérique ? Qu'est-ce qu'on risque ? Qu'est-ce qu'on va perdre ?

La question du dedans/dehors

Je vais donc vous proposer un premier chapitre qui est plutôt une forme d'introduction sur la question du *dedans/dehors*, en revenant rapidement sur ces discours qui continuent de postuler deux espaces séparés, différents, un espace numérique et un espace non numérique, qui reçoivent diverses appellations : le virtuel contre le réel, le connecté contre le non connecté, la vraie vie contre autre chose. Je vais donc essayer de revenir sur un certain nombre de ces idées toutes faites.

D'abord, je voudrais repartir du fait que dans notre relation au numérique, nous sommes tous en fait confrontés à quantités d'injonctions paradoxales qui mélangent très fréquemment ces discours alarmistes mais aussi une pression,

une injonction permanente à nous connecter, à utiliser ces outils, ces techniques, ces dispositifs, surtout une injonction à rattraper ce qui est présenté constamment comme un retard, à mettre à jour non seulement nos connaissances mais aussi, bien sûr, tous nos équipements, bref à être dans le numérique, mais avec toujours un discours qui suppose qu'on est en retard, qu'on n'est pas au niveau, qu'il faut toujours faire plus, davantage et que chaque jour quasiment il faut défaire ce qu'on a acquis ou fait la veille pour passer à quelque chose de nouveau.

Alors, pourquoi je parle d'injonctions paradoxales ? C'est parce qu'il y a énormément de contradictions dans ces discours et j'en pointerai juste quelques unes. Celle qui me paraît une des plus importantes et des plus visibles est celle qui tient ce discours de l'innovation permanente et en même temps qui met en avant une apologie de la facilité et de la rapidité. Le numérique, si on regarde comment il apparaît dans le discours tout venant, c'est-à-dire le plus apparent, celui des promoteurs, celui de la publicité, celui des médias qui est très largement repris (c'est cela qui est tout de même important), par exemple par l'ensemble des étudiants ou tout simplement une espèce de vox populi sur le numérique, en général on entend : « *c'est plus facile avec le numérique, c'est plus rapide* », quelle que soit la tâche ou la chose à faire dont on parle. Il y a cette apologie du « *faites tout, vous-mêmes, tout de suite* ». Jamais on ne vous vendra un appareil, un dispositif, une application ou un contenu en vous disant : *il est bien parce qu'il faut du temps pour comprendre son fonctionnement, il est bien parce qu'avant de vous en servir il faudrait avoir lu plutôt tel ouvrage ou tel auteur, ou encore : il est plus efficace parce qu'il vous faudra une année avant de faire le tour des fonctionnalités*. Jamais, ce discours n'est tenu ! Pourtant, tous ceux qui touchent un peu au numérique savent bien qu'en réalité c'est plus souvent ainsi que cela se passe, c'est-à-dire qu'un bon logiciel est un logiciel qu'on continue d'apprendre pendant des années parce qu'il révèle petit à petit ses potentialités. Mais, bien sûr ce discours n'est plus tenable !

Ce qui me paraît extrêmement dangereux dans ce discours, et ce qu'il faut donc dénoncer dans cette apologie de la facilité et de la rapidité, c'est qu'il fait du numérique un monde sans apprentissage, sans effort, sans mémoire et donc sans culture. Il fabrique, jour après jour, de l'inculture alors même que la réalité est toute différente, même dans des usages ordinaires, même pour des machines, des logiciels, ou des programmes devenus assez courants. Nous tous ici qui pourtant, je pense, pour la plupart sommes vraiment familiers du numérique, chaque jour nous rencontrons des difficultés, chaque jour nous devons déployer des efforts. Mais, il y a une dénégation de cet effort qui est faite : effort d'apprentissage, effort d'adaptation, effort de mémorisation qui n'est absolument pas insurmontable. Quand je parle de cette dimension et de cette difficulté intrinsèque à la pratique du numérique, ce n'est pas pour dire que c'est insurmontable. Au contraire, c'est pour essayer de valoriser justement cette part d'effort, d'investissement cognitif et aussi d'investissement en termes de connaissances qui se sédimentent mais qu'évidemment les industries culturelles qui portent l'innovation technologique s'appliquent à dénier et même à saper jour après jour puisque celui qui cherche à vous vendre un nouveau matériel ou un nouveau logiciel a tout intérêt à s'adresser justement à quelqu'un sans culture, sans mémoire, qui repart de zéro à chaque fois, qui n'a donc pas les moyens de comparer, de choisir, de détourner, de s'approprier véritablement. Donc, ce déni de l'effort nécessaire et permanent pour apprendre, pour expérimenter, s'adapter, je crois qu'il faudrait très fortement le dénoncer. Il faut revaloriser, partout où on le peut, l'effort comme tel, le numérique comme espace qui demande effectivement à développer, déployer des apprentissages, des connaissances nouvelles mais qui demande aussi à réinvestir des savoirs anciens. Bien sûr, c'est là aussi un discours de la rupture, celui de la révolution quotidienne, jour après jour, de la tabula rasa contre lequel il faut lutter.

La dernière remarque sur ces injonctions paradoxales, ce déni de l'effort concerne plus spécialement la mémoire d'usage qu'on peut réinvestir. Cette innovation permanente est celle qui efface, d'une certaine façon, les savoirs acquis dans l'usage. Vous savez tous que, dès lors que vous avez un logiciel ou un matériel un peu périmé, vous ne pouvez pas vous adresser aux fabricants ou aux distributeurs de ces objets numériques qui systématiquement vous diront : *il est périmé, il vaut mieux le jeter et prendre le tout dernier*. Il y a donc cette éradication de la mémoire d'usage qui heureusement se construit néanmoins, mais se construit ailleurs par le biais par exemple, de collectifs, d'associations, de forums, ou par le biais tout simplement des usagers dont, bien sûr, aucun n'est jamais parfaitement à jour avec la dernière version. C'est une vue de l'esprit ! Nous passons tous notre temps à bricoler avec nos vieilles versions qui ne sont jamais du même âge justement. Il y a donc cette espèce de complexité au contraire temporelle qui vient très vite ; sans être un Geek qui passe sa vie dedans, nous avons tous des matériels, des logiciels, des programmes, des objets d'âge différents et avec lesquels nous composons. Et cela est un savoir, un savoir qui fabrique de la mémoire d'usage mais qui, encore une fois, n'est pas valorisé. Le discours de l'innovation tel qu'il est porté par l'industrie ne valorise pas évidemment ce qui est réitérable et partageable.

Autre idée toute faite contre laquelle je voudrais me positionner, vous l'aurez compris, est cette idée de la séparation : l'idée selon laquelle la vraie vie est ailleurs, le numérique n'est pas la vraie vie. Et donc là, je commence un peu à répondre à la question que posait Jacques-François Marchandise. Bien sûr, on peut vivre en numérique, d'ailleurs nous vivons en numérique. Là, je ne m'attarde pas car ce sont des idées toutes faites, à la fois que vous connaissez et qui ont déjà été largement battues en brèche. Mais, je voudrais juste rappeler que les figures qui continuent quand même d'exercer un certain pouvoir sur notre imaginaire, les figures par exemple du Geek, au sens vraiment caricatural de l'adolescent boutonneux et surtout socialement défaillant, maladroit, sont encore très fortes dans notre imaginaire alors

qu'il faut peut-être rappeler que ce stéréotype est en fait né bien avant le Web. C'est plutôt le stéréotype caricatural de l'informaticien plutôt que de l'utilisateur du numérique que nous connaissons aujourd'hui. Il a été prolongé ensuite par toutes ces figures de No life, d'individus arrimés à leur ordinateur, emmurés dans des espaces, donc coupés de la société, qui pallient en fait une solitude ou une incompétence sociale par la connexion sur les réseaux. Évidemment, même si ces figures existent, elles sont très largement caricaturales pour la plupart des utilisateurs. Avec presque deux milliards d'internautes connectés aujourd'hui, on peut observer que la structure démographique des populations en ligne reproduit presque exactement les régularités d'âge, de sexe, de niveau socioculturel des populations du monde hors ligne ; il n'y a donc pas que des jeunes boutonneux et hyper doués en informatique.

Autour de ces figures caricaturales, il y a surtout, et peut-être plus gravement encore, des représentations clivantes comme la fameuse notion de « digital natives » ou ce que certains appellent aussi les « early adopters », c'est-à-dire le fait de classer les différents usagers à la fois en fonction de leur génération et en faisant coïncider ces générations avec un certain degré de proximité ou de familiarité avec le numérique. Là encore, toutes les expériences, que ce soit celle de n'importe quel parent ou celle de n'importe quel enseignant, y concourent. On voit bien évidemment que ce sont, là encore, plutôt des vues de l'esprit. On peut par exemple, rappeler que le pourcentage de personnes de plus de soixante ans ayant accès à l'Internet a augmenté trois fois plus vite que celui des vingt cinq/trente neuf ans ces dernières années. On peut surtout rappeler que, même s'il peut être intéressant de se pencher sur le cas des jeunes nés avec le numérique, du temps où le numérique était déjà largement installé, diffusé, ces jeunes là ne sont pas hors sol. Ils sont dans des contextes sociaux, familiaux qu'il faut les étudier si on veut étudier leurs usages particuliers, non pas en dehors de leur famille mais avec. Et donc, si on regarde à l'aune de la stratification sociale, on voit que ces fameuses générations Internet n'échappent évidemment pas du tout au conditionnement de leur milieu. Par exemple, on voit qu'il est très rapidement nécessaire de distinguer parmi une multitude d'usages du numérique, entre les sites de socialisation, les pratiques de partage, le jeu en ligne, la consommation d'informations ou les usages qu'on peut appeler « de nécessité » avec des résultats immédiats, des usages de consommation, des tâches utilitaires, tout un éventail de pratiques qui ne sont pas sur le même plan. On peut souvent observer que des jeunes sont peut-être des digital natives, mais ils vont se limiter pour certains à ces tâches utilitaires ou à ces usages aux résultats immédiats, de satisfaction immédiate de consommation, sans s'adonner à des pratiques de partage, sans pratiquer de détournement ou de création, sans savoir bricoler leurs outils, etc. Et souvent, ce qui va démarquer ces usages, ce ne sera pas les générations, ni le fait d'être né avant ou après l'apparition de Facebook, ce sera plutôt un milieu culturel, un ancrage dans un certain contexte social, une culture sur laquelle on va adosser ses pratiques numériques, etc.

Je voudrais donc, pour ma part, plutôt mettre en avant l'idée de continuum entre le numérique et le reste (mais je pense qu'il n'y a plus de reste) et évoquer d'abord (j'évoquais un certain univers caricatural du numérique) l'imaginaire de cet espace numérique, ce qu'on a appelé (et qu'on appelle de moins en moins) le cyberspace, autour de ces figures de la dématérialisation, du virtuel, d'un monde séparé de la matérialité, un espace à la fois fluide, lisse, un peu éthéré, un endroit ouvert à tous les possibles, illimité, incontrôlable, inconnaissable, etc. Je ne continue pas l'énumération, mais vous voyez tous à quel type de représentation je fais allusion. J'insiste aussi sur le fait que cet imaginaire est également fait d'images et là, j'ai pris presque au hasard cette image qui est l'une des innombrables représentations de ce cyberspace toujours bleu, toujours liquide, constellé de chiffres, de codes incompréhensibles, sans topographie, sans relief, sans rugosité, sans matérialité, etc. Imagerie qu'on retrouve dans le langage, les métaphores de la liquidité (naviguer, surfer), la métaphore de la transparence des espaces à explorer presque sans contrainte. Toutes ces représentations complètement désincarnées du numérique, et du Web en particulier, font complètement fi de la réalité de ces espaces. Ils font fi des rapports de pouvoir, d'intérêts, de toute cette difficulté dont je parlais tout à l'heure qui fait que l'espace numérique est beaucoup plus souvent ressenti comme résistant. Il y a toujours quelque chose qui résiste : soit à cause de la difficulté d'une tâche qu'on cherche à faire, soit parce qu'on n'a pas la bonne connectique, soit parce que le câble ne rentre pas dans le bon orifice, soit parce que telle version n'est plus compatible avec tel système d'exploitation. Il y a toujours de la résistance qu'on peut apprendre à contourner, à surmonter, mais il y en a toujours. Et même quand je développe une grande habileté à me déplacer dans ces espaces, je ne vois jamais, je ne ressens jamais cette sensation d'être dans un océan informel et dématérialisé.

Là encore, ces représentations peuvent s'expliquer. Je ne reviendrai pas là-dessus car je n'ai guère le temps, mais elles s'expliquent historiquement par une certaine idéologie, une certaine utopie notamment produite, véhiculée par les communautés à l'origine de l'Internet, mais aujourd'hui elles s'expliquent davantage par une idéologie qui cherche à gommer la médiation sociotechnique, en donnant toujours l'impression que le numérique nous permettrait une connexion immédiate, directe soit avec l'autre, soit avec un autre espace (traverser les frontières, traverser les pays, les langues, les cultures). Donc, tout ce qui peut faire non pas tant obstacle mais médiation, mais aussi « intermédia » résistant et transformant, est passé plutôt à la trappe dans ces représentations et ces discours qui ne sont pas évidemment dénués d'arrière pensées. Contre ces représentations, je préfère mettre en avant l'idée d'un espace en continuum et d'un espace matériel rempli par quantité d'objets. Vivre en numérique, c'est d'abord vivre comme nous le faisons tous, ici même, avec différents objets, la plupart aujourd'hui mobiles, de plus en plus proches de notre corps, de nos vêtements, qui ont des fonctions différentes, avec lesquels nous jonglons, chacun avec des usages souvent plus

personnalisés de ces différents objets. Outre ceux qui sont véritablement des terminaux, vous savez qu'il va y avoir de plus en plus d'objets connectés, d'objets intelligents, d'objets qui vont à la fois produire, stocker, traiter des données, au-delà même des machines à communiquer. En ce sens, on va de plus en plus vers une sorte d'électronique ambiante, ubiquitaire, ce que certains appellent « l'ordinateur diffus », c'est-à-dire que notre porte d'entrée dans le numérique n'est plus exclusivement l'ordinateur mais cette multitude de terminaux, de capteurs, d'appareils de connexion qui font qu'on va vers ce « numérique englobant », ce « numérique pervasif », une espèce d'information pervasive, environnementale. Il y a de moins en moins d'objets séparés, de lieux séparés, de temps séparés qui seraient dédiés au numérique. Prenez, pour la plupart d'entre vous, une journée complète de vie, depuis le réveil où peut-être vous allez écouter une radio via l'un de vos terminaux mobiles, jusqu'à la soirée où vous vous connecterez sur des chaînes de télévision soit sur un ordinateur, soit via une box, mais en même temps vous utiliserez peut-être un appareil pour communiquer avec d'autres personnes sur ce même contenu, etc. Il y a comme cela un tressage, un enveloppement de nos activités par le numérique.

Je pense que ce qui est intéressant, c'est à la fois la multiplication des objets mais aussi un effacement graduel de l'ordinateur comme tel, comme objet séparé, objet qui appelle ce qu'on nommait il y a quelque temps une « relation homme-machine ». Notre manière de vivre le numérique ne doit plus, à mon avis, se penser dans les termes d'une relation homme-machine. Toute la journée, quand je jongle avec ces différents dispositifs, je n'ai pas l'impression d'être dans une relation homme-machine, parce que la machine a été très largement intégrée, diffusée, absorbée, disséminée. Cela ne veut pas dire évidemment qu'elle disparaisse, il y a du machinique partout, mais ce n'est plus une relation d'un homme face à une machine, avec juste un problème d'interface entre les deux. Autrement dit, la rupture entre espace physique et espace numérique est devenue caduque et bloque plutôt la pensée quand on essaie de réfléchir à ce qu'est aujourd'hui notre expérience du numérique. Comme le disait tout à l'heure Jacques-François Marchandise, aujourd'hui l'informatique numérise la réalité, non pas tant en la dématérialisant mais plutôt en l'augmentant. Les objets ne se dématérialisent pas en étant connectés, ils restent absolument matériels, mais en plus ils produisent, transmettent, traitent des données, des textes, des images, des sons, etc. et par le biais de ces données, nous communiquons à travers eux. Ce qui est peut-être en train de s'accroître, c'est que l'ensemble des objets deviennent des machines à communiquer, même ceux dont ce n'est pas la finalité première.

J'en viens maintenant à ce qui constitue plus le corps de mon propos et je vous propose un parcours en trois temps :

- d'abord, la trace,
- ensuite, l'environnement,
- et je terminerai par le profil.

La trace

Je vais d'abord rappeler des choses que j'ai souvent dites ailleurs, et je m'en excuse pour ceux qui connaissent un peu mes travaux. Je vais essayer de préciser ce qui, pour moi, constitue les évolutions les plus décisives, celles qui font les principales spécificités de cet environnement numérique et la manière dont nous vivons dans cet espace. Si on remonte un peu dans le temps, je pense que l'une des évolutions les plus marquantes (je ne remonte pas très loin, au modèle immédiatement précédent, c'est-à-dire celui des masses médias), est ce qui s'est produit avec le développement de l'Internet, plus spécialement du Web, et surtout la massification du Web et aujourd'hui de beaucoup d'autres espaces ou dispositifs numériques : c'est une personnalisation de l'information.

Dans le modèle précédent, celui des masses médias, on a un modèle radial, avec un certain nombre de points d'émission qui irradient, qui cherchent à diffuser, le plus souvent sur des cercles concentriques mais idéalement les plus larges possibles, massifs, qui diffusent de l'information, de l'entertainment, etc. Avec le numérique, ce qui va se déplacer, et cela s'est produit finalement assez rapidement en quelques années, c'est que ce modèle radial n'est plus du tout le modèle dominant. Ce qui domine aujourd'hui est un modèle de connexion, un modèle typiquement réticulaire de réseaux. Il n'y a plus un centre ou plusieurs centres qui émettent vers des périphéries mais un maillage de nœuds reliés par des liens. Dans ce nouveau modèle, l'information ne peut plus se penser comme une et unique information diffusée au plus grand nombre, mais au contraire on va vers un modèle où l'information est paramétrée, calculée, reformatée sur mesure. Depuis maintenant déjà plusieurs années, on constate que, dans tous les domaines, nous ne voulons plus la même information pour tous. Nous voulons chacun notre propre information : *je veux ma télé, je veux mon journal, je veux même maintenant ma bibliothèque, etc.* Si je peux formuler de telles revendications, c'est bien sûr parce qu'on me fait la promesse que l'information peut se paramétrer, s'ajuster de plus en plus finement à ce que je veux, ce que je suis, où je suis, à l'humeur dans laquelle je suis, etc. donc, non seulement une information quasiment par personne, individu, récepteur, mais on voit bien qu'il ne s'agit plus de récepteur, mais une information au-delà encore : chaque individu n'est pas un seul individu mais il va se décliner lui-même en fonction de ses réseaux, ses activités, du moment de la journée, du lieu où il est, etc. Il suffit de pianoter sur votre clavier pour aller à peu près n'importe où sur le Web : vous verrez que tous les diffuseurs d'informations, à commencer par les diffuseurs historiques, la presse en ligne par exemple ou les chaînes de télévision, vous proposent maintenant explicitement votre télé, votre journal.

On a donc cette personnalisation de l'information qui fait que la raison communicationnelle produit un nouveau paradigme : au lieu d'écartier les singularités pour chercher à dégager des types, des stéréotypes, des routines, des codes, des lignes de force, ce qui était la grande affaire des années 70 à 90, celle du structuralisme, de la sémiologie (c'est-à-dire que, derrière l'infinie diversité des apparences, il fallait retrouver derrière le code la mythologie, pour reprendre la terminologie de Roland Barthes -tout le monde s'adonnait à cet exercice souvent jouissif de déchiffrement pour aller retrouver derrière les contes le même schéma narratif, derrière la publicité les mêmes jeux de dénotation et de connotation- l'idée était d'effacer le singulier pour retrouver le type et le prototype qui portait un certain discours scientifique, qui portait bien sûr tout le développement de la publicité et qui portait aussi certainement des projets politiques) je pense qu'avec le développement de cette information sur mesure que permet le numérique, le schéma s'inverse et aujourd'hui c'est la singularité qui va être valorisée, cette flexion individuelle ou même infra-individuelle qui va être recherchée frénétiquement par tous les acteurs et bien sûr par les acteurs économiques.

J'y reviendrai mais on peut tout de suite noter que cette singularité contre le type, la catégorie, est peut-être très factice parce que beaucoup d'acteurs, en particulier dans le domaine du marketing par exemple, vont chercher à personnaliser l'information et donc, ce faisant, vont chercher à vous connaître de plus en plus finement. Mais, ce n'est jamais votre singularité existentielle qui les intéresse ; le but reste d'agréger les données et de construire des profils qui sont des artefacts. Derrière ces profils de consommation, il n'y a personne. Il y aurait matière pour tout un séminaire sur la singularité qui intéresse beaucoup Bernard Stiegler. En tout cas, ce qui m'intéresse à ce stade est que, du « modèle de la cible » (tout le discours publicitaire qui mettait en avant le fait qu'il fallait bien définir une cible vers laquelle les messages s'adressaient), on est davantage passé aujourd'hui au « modèle du crible » où les récepteurs, les usagers que nous sommes, servent eux-mêmes de filtre. Nous sommes enjoins de pratiquer en permanence une activité de filtrage pour ne retenir que les informations pertinentes pour nous. Tout l'univers informationnel se reconfigure en fonction de ces filtrages.

Dans ce nouveau modèle, l'interlocution va prendre une place essentielle au point de produire ce que j'appelle un « impératif conversationnel », c'est-à-dire que la fonction fatigue va primer sur toutes les autres, tout discours dans ce régime est implicitement adressé. Là encore, je pense qu'il y a une rupture, peut-être en douceur évidemment, il y a des effets de chevauchement, d'imbrication, mais je pense qu'il y a une rupture avec le modèle masse médiatique qui reposait fondamentalement sur l'idée d'une scène médiatique vers laquelle les regards convergeaient, avec une coupure scénique encore très visible dans les télé-réalités qui ont porté ce modèle. C'est vraiment là un régime d'exposition : je vais sur une scène qui est sous les projecteurs, je m'expose, je m'exhibe mais finalement je me mets en scène, je m'invente, etc. Dans l'interlocution proprement numérique, c'est autre chose : on est dans ce modèle commutatif dont je parlais et là va se développer ce régime conversationnel très nouveau puisque toutes nos conversations privées vont se faire au moins en partie en public, vont nous contraindre à développer des stratégies relationnelles très complexes, et là je renvoie aux travaux de Dominique Cardon. C'est ce qui va produire ce qu'on appelle aujourd'hui « le social », au sens où on parle de réseau social, de Web social, etc.

Qu'est-ce que cette socialisation ? C'est justement, d'abord et avant tout, cette dimension conversationnelle qui s'empare de tous les registres, y compris aujourd'hui ceux de la science, de la politique, etc. Régime conversationnel, c'est-à-dire la production d'un espace de discours qui est à la fois collectif et donc toujours interpersonnel et qui devient essentiellement une activité de publication, donc distribuée, à laquelle chacun est appelé à participer. Dans cette logique, tout contenu publié devient prescriptif : tout ce que je déclare, indexe, achète ou même seulement consulte vaut recommandation puisque cela se fait en plein jour, en public. Je me ballade dans les rayons non plus d'un magasin physique, mais d'Amazon ; sans même aller jusqu'à l'acte d'achat, le fait même que j'hésite, tâtonne, regarde plusieurs fois tel produit, est traduit automatiquement en une valeur : *je recommande aux autres ce que je suis en train de regarder*. Donc, vous voyez que ce régime conversationnel n'est pas uniquement échanger des expressions, des émotions ; c'est en fait plutôt l'idée que tout ce que je fais est traduit en un message pour d'autres et est adressé à d'autres, implicitement ou explicitement, et souvent à mon insu. Ce qui est intéressant aussi, c'est qu'on va combiner des codes de l'oralité qui vont s'hybrider avec de nouvelles stratégies, de nouvelles hiérarchies discursives qui elles, vont beaucoup plus avoir à faire avec l'indexation, avec la documentation des traces. Dans ce régime, une certaine modalité va prendre le pas sur les autres, c'est la « modalité par défaut ». Le numérique est aussi souvent, je le disais au début, représenté comme une espèce d'espace sans borne, comme une réserve infinie de possibles. Sans doute ! Mais là encore, dans la réalité de nos expériences, ce qu'on voit est plutôt le fait que, devant le très grand (ou le trop grand) nombre de choix, finalement ce qui va s'imposer est plutôt le choix par défaut, c'est-à-dire le choix qui nous est proposé déjà coché pour m'éviter la peine, l'effort là encore et la difficulté de faire réellement le choix, ce qui supposerait d'aller voir les différentes options, de les comparer, donc d'investir un certain savoir, choses extrêmement fatigantes, pénibles que je n'ai ni le temps ni souvent les compétences de faire. Donc, on va choisir pour moi, tout en laissant l'idée que d'autres choix sont possibles.

Ce régime par défaut est extrêmement fréquent dans tous nos usages quotidiens, avec les applications, les réseaux sociaux, etc. Si je précise non seulement « par défaut » mais également « mémoire par défaut », c'est parce que je voudrais revenir sur cette question des traces, de la traçabilité numérique, avec une formule que j'ai souvent reprise, où j'affirme qu'*aujourd'hui on ne peut plus ne pas laisser de traces*. Cette traçabilité, le fait que toutes nos activités, même les plus insignifiantes, les plus triviales, produisent de la donnée et déposent des traces qui sont non seulement stockées mais bien sûr également traitées, agrégées et exploitées, cette activité de dépôt de traces et de production de traces est elle-même par défaut, c'est-à-dire que *je ne peux pas ne pas laisser de traces*. A mon avis, je pense qu'il y a là une rupture anthropologique majeure. Jusqu'à l'avènement de cet état de choses rendu possible par le numérique, les traces étaient au contraire l'objet d'une intention, d'un effort, les traces étaient une manière de lutter justement contre l'oubli, l'effacement, la finitude. Il fallait déployer des stratégies, des technologies pour laisser une trace. Aujourd'hui, cela va être plutôt l'inverse : il me faudra déployer des efforts, de la connaissance, utiliser des stratégies et des technologies pour (j'allais dire effacer les traces, mais justement je pense qu'elles ne sont même plus effaçables) essayer de gérer ces traces, pour les orienter, les contrôler un tant soit peu, les maîtriser un tant soit peu et pour mettre en place des systèmes de régulation et peut-être aussi des techniques qu'on peut qualifier de « techniques d'oubli ».

La mémoire a évidemment complètement changé de nature. Celle qui se fabrique de façon immédiate dans nos usages quotidiens est une mémoire par défaut, une anti-mémoire. Cela va de soi puisqu'elle exclut les filtrages de l'oubli et l'intentionnalité. En tout cas, c'est une forme de mémoire strictement procédurale qui enregistre nos comportements informationnels, beaucoup plus que nos expressions là encore. Ce qui compte, c'est ce qu'on fait sur les réseaux : c'est cela qui pose des traces, beaucoup plus que ce qu'on y dit, contrairement à ce qu'on peut encore quelque fois penser. C'est donc une mémoire procédurale qui tend à se substituer à une mémoire cognitive ou politique, ce qui bien sûr constitue en soi un risque majeur. En tout cas, il y a un découplage entre intentionnalité et traçabilité qui me paraît extrêmement important à souligner. Ces traces que l'on va déposer au fur et à mesure de nos déplacements, de nos connexions, de nos consommations peuvent être envisagées de plusieurs manières, et là je voudrais rapidement vous proposer la façon dont je vois une forme de répartition des discours et des représentations.

L'une des représentations possible et extrêmement prégnante aujourd'hui est ce que j'appellerais une « version symptomale » de nos traces. Cela entre dans le paradigme évoqué par Jacques-François Marchandise et que j'évoquais tout à l'heure, c'est-à-dire qu'on va être plutôt du côté des discours assez anxiogènes sur la surveillance, le danger du numérique comme tel, parce que justement nous sommes tracés : tout ce que nous faisons serait automatiquement diffusé, enregistré, dilapidé, exposé, exhibé, etc. On est donc dans le registre de la dépossession, de l'exhibition, de l'intrusion, de la surveillance, avec encore souvent un discours un peu paradoxalement lié à un discours moralisateur sur la tendance des usagers à aimer s'exhiber eux-mêmes, en dire trop sur eux-mêmes, être dans un regard tourné vers eux-mêmes, des mises en scènes de soi, etc. Visions anxiogènes en même temps que culpabilisantes : les deux discours vont souvent ensemble (on pense en particulier au discours qu'on tient très souvent aux jeunes) qui ont pour point commun de déresponsabiliser les usagers sur la maîtrise de leurs traces. On peut penser notamment, parmi beaucoup d'autres exemples, aux récits que les médias traditionnels se font un malin plaisir de relayer, récits plus ou moins avérés sur les cas de personnes qui sont licenciées par exemple parce qu'elles ont exhibé certaines choses sur les réseaux sociaux.

Dans cette version strictement intrusive de la traçabilité, les individus sont finalement accusés d'une double inconscience et inconsistance : d'une part, ils exposent ce qu'ils devraient cacher et d'autre part, et c'est surtout cela qui m'intéresse, ce discours sous entend que les traces que nous laissons disent autre chose que ce que nous croyons. Il y a l'idée fondamentale que les traces numériques nous trahissent, exactement comme un symptôme physique et particulièrement pathologique trahit quelque chose, même sans aller jusqu'à la pathologie proprement dite : je m'agite ou je rougis ou tout d'un coup j'ai des sueurs froides, c'est mon corps qui parle malgré moi, à travers moi, contre moi quelque fois et précisément, parce que on est dans le non intentionnel et dans le non contrôlé, ce discours là, cet infra-discours là serait davantage dans l'authentique, dans le vrai. Il révélerait quelque chose de moi. Donc, c'est vraiment le schéma, lui-même très ancien, de « *ça parle à travers moi* » et les traces numériques auraient cette puissance « symptomale » qui à la fois, nous dépossement et en même temps, diraient une vérité de nous qui nous échappe, mais vérité de nous qui appelle un interprétant, un troisième acteur qui viendrait déchiffrer ce qui parle à travers nos traces numériques. Et là, on pense évidemment facilement à tous ceux qui vont s'emparer de ces traces pour les faire parler, pour en déduire nos goûts, nos préférences, nos intentions politiques de vote, etc.

Ainsi définies dans cette version « symptomale », les traces sont des signaux métonymiques d'un impensé qui appelle une traduction mais en général, même systématiquement, ce n'est pas à l'utilisateur, c'est-à-dire au propriétaire de ces traces, qu'on demande de les interpréter. Il en est en fait doublement dépossédé. Là, on est entre psychanalyse, art de la divination ou art de la chasse. On est dans un registre typiquement indiciaire ou indiciel (pour ceux qui s'intéressent un peu aux catégories sémiologiques), c'est-à-dire qu'on est vraiment dans l'empreinte, l'empreinte qui ne signifie rien en tant que telle mais qu'il va falloir traduire, interpréter, déchiffrer pour la faire parler, c'est-à-dire finalement pour la convertir en un signifié social relatif soit au commerce, soit au recrutement. Ce discours est très prégnant dans les

travaux sur le recrutement. On va retrouver cela aussi dans les discours sur l'appareillement des individus, par exemple dans les sites de relations, les sites sociaux mais aussi les sites de rencontre.

Une autre version, une autre dimension des traces numériques peut sembler très opposée (on verra qu'il y a sans doute des connexions plus profondes entre les deux, mais c'est en apparence la version diamétralement opposée), celle qui va inscrire les traces non plus du côté des empreintes, très liées au corps finalement, mais qui va les inscrire dans une raison au contraire computationnelle. Là, on est plutôt dans le registre de la dé-liaison des traces. C'est une interprétation qui va mettre en avant le fait que les traces que nous laissons par nos pratiques numériques sont calculables, agrégables, si je puis employer ce néologisme. On met là en avant le fait que la logique de socialisation, dont je parlais tout à l'heure, n'est pas en fait le produit de rapports sociaux mais plutôt d'une délégation machinique à des algorithmes qui nous calculent. Les identités sont gérées sur le mode de l'algorithmie, du code et non plus du tout de l'indice. A ce moment là, la visibilité change de registre : on n'est plus dans un discours qui met en avant la mise en scène de soi. Ce qui compte là est l'accès et le fait que l'individu traduit en traces numériques doit pouvoir être lui-même calculé et d'abord être trouvé et être indexé. De même qu'avec nos téléphones mobiles, nous devons être constamment joignables, l'individu doit désormais être constamment trouvable sur les réseaux. Donc, il doit être indexé, rangé, classé, catégorisé, identifié.

C'est cette indexation des individus, sur laquelle beaucoup de chercheurs ont déjà travaillé, qui en fait un document comme les autres, pour reprendre la formule désormais célèbre proposée par Olivier Ertzscheid « *l'homme est un document comme les autres* ». Les individus sont indexés et les contenus sont indexés en fonction de ce que les individus en font, en disent, en pensent. Dans cette version là des traces, on comprend surtout la cascade de Métadonnées produites par nos usages numériques et on comprend que les traces, dans ce sens là, ne relèvent presque plus de l'expression (ce qui était plutôt encore l'approche de la version « symptômale »), mais d'un calcul effectué sur nos traces antérieures et sur celles aussi des autres. *Je suis également calculé par les traces des autres*, sur la base de critères essentiellement quantitatifs. Je donnerai un seul exemple de cette version des traces : c'est lorsqu'on vous propose, pour accéder à un nouveau service ou par exemple télécharger une nouvelle application, d'utiliser un compte que vous avez déjà (par exemple, typiquement Facebook) pour vous connecter. A ce moment là, cela vous permet de gagner du temps, de ne pas avoir à ressaisir vos coordonnées, à générer un nouveau mot de passe ; évidemment, si on vous propose cela, c'est que de l'autre côté, le prestataire y gagne, et il y gagne parce qu'il va pouvoir récupérer à ce moment là un certain nombre des données qui sont dans votre compte, non seulement les données qui vous concernent mais aussi et surtout les données qui concernent vos amis, en tout cas ceux qui sont indiqués comme tels dans vos cercles.

Ce qui est intéressant dans ce genre de dispositif est que, sous l'apparence d'un continuum centré sur vous et donc très personnalisé, avec une sorte de cohésion de votre univers, car vous allez finalement toujours utiliser le même compte, le lieu de référence que serait votre compte par exemple Facebook, vous avez d'un côté, cet effet de cohésion et de continuité, de continuum, et en même temps, mais de façon moins visible, vous avez une dissémination de vos traces dans un ensemble de services qui vont passer des accords commerciaux et qui vont s'approprier les traces de vos réseaux. Dans cette version quantitative de la traçabilité, on est face à une identité qu'on peut dire « calculée », qui s'exprime par des variables quantitatives produites directement par les plateformes (le nombre de vues, le nombre d'amis, le nombre de connexions, etc.) qui expriment tout un discours sur vous et dont vous n'êtes plus du tout l'auteur mais qui néanmoins s'appuie sur les traces de vos usages. Cela peut concerner la fréquence de vos publications, le nombre de vos contacts, le nombre de commentaires suscités, etc. Ces données chiffrées sont elles-mêmes rendues publiques, en tout cas pour certaines d'entre elles ; elles vont être intégrées à vos espaces et à la représentation que chaque usager va pouvoir faire de lui-même dans ses réseaux et évidemment elles vont souvent être traduites en scores. Ces calculs vont être présentés comme des indicateurs d'un certain capital : capital relationnel, capital social, degré d'influence, densité d'activité, réputation, irréputation, etc.

Si on pousse un peu plus loin, on arrive au quantified self qui ne vient pas uniquement de cette logique là, mais qu'on peut aussi présenter comme une intériorisation et une systématisation de cette quantification de soi, de cette mesure de soi mais qui, en tout cas, est en partie réappropriée par l'individu qui se mesure lui-même et qui décide lui-même de publier un certain nombre de ses données quantitatives, à différentes fins : sanitaires, écologiques, ludiques, etc. Je ne suis pas spécialiste du quantified self mais, si cela vous intéresse, on y reviendra dans la discussion, car je voudrais avancer et aborder la notion d'environnement.

L'environnement

L'étoilement identitaire dont je commence à parler dans ces réseaux ne peut être saisi que comme une sorte d'écosystème. Les données que les individus déposent ne sont pas forcément elles-mêmes significatives. C'est surtout dès lors qu'elles forment des grappes, qu'elles sont connectées entre elles, agrégées, ré-exploitées par d'autres, qu'elles vont commencer à faire sens. On peut, peut-être, se représenter l'identité numérique sous une forme de hub : c'est un bouquet de connectiques où chaque branchement mémorise des actions, des relations, des réseaux, des pratiques. L'utilisateur lui-même n'est jamais en mesure de surplomber dans ses usages l'ensemble des connexions, de ces

ensembles cognitifs. Il est toujours lui-même en immersion, il est plutôt soit comme un hub, soit un échangeur. Il est lui-même au centre d'échanges, de partages pour lesquels il sert en partie de filtre, de crible, mais il est lui-même constamment bien sûr criblé, documenté, indexé. Si on peut néanmoins parler d'environnement, et pas seulement de ces régimes d'indexation qui nous échapperaient complètement, c'est parce qu'il a à faire véritablement à un « espace à vivre », un « espace à habiter », avec justement plusieurs degrés d'activités par rapport à cet environnement.

Le premier degré que je verrais, qui est assez sommaire mais néanmoins important, est celui qui consiste à aménager ses espaces. Ce que j'appelle « aménager » est le fait que pour l'utilisateur, cette vaporisation de ses traces, de ses données dans une multitude de dispositifs, le contraint à un processus ininterrompu d'aménagement des procédures et des interfaces : téléchargement, agencement d'application, paramétrage des préférences, gestion de ces innombrables autorisations, mots de passe, droits d'accès, renseignement des profils, mise à jour des profils, etc. L'utilisateur passe de plus en plus son temps non pas tant dans des tâches d'expression, de consultation, de lecture, de production, de rédaction, que d'abord et avant tout des tâches d'installation, de réglage des espaces qu'il pratique, plus ou moins bien parce que, là encore, il y a toujours un paramétrage par défaut. On s'arrange avec ces espaces, on est plus ou moins actif mais il y a, de toute façon, toujours des réglages à opérer. Cette activité là est très en-deçà de la production de contenus qu'on met souvent en avant. L'utilisateur des réseaux numériques est d'abord quelqu'un qui, au mieux, repeint les murs avant même de produire quoi que ce soit. Il customise ses environnements puisque c'est aussi, en fait, ce à quoi on nous invite. Il faut toujours personnaliser davantage nos environnements, nos points d'accès aux informations mais assez peu produisent réellement des contenus. Cela va du choix des images de fond, des avatars dans nos profils, éventuellement du choix quand on nous propose certains gabarits graphiques, choix de classement, mise en place de filtres en amont de toute information pour produire ce que j'appelle *ma télé* ou *mon journal* par exemple. Donc, aménagement d'espaces à vivre plutôt que représentations de soi qui, en fait, ne sont pas si fréquentes que cela.

Je voudrais évoquer, à ce propos, un modèle qui m'est cher et peut éclairer ces pratiques : c'est celui qu'a proposé Michel de Certeau de l'utilisateur comme locataire : l'utilisateur se distingue du propriétaire, lequel déploie des stratégies, tandis que l'utilisateur déploie des tactiques. C'est l'image du locataire « braconnier » qui est sur les terres de l'autre, dans le lieu de l'autre, puisque ce n'est jamais nous, sauf rares exceptions, qui pouvons décider des règles d'agencement de ces plateformes que nous fréquentons. Nous n'en sommes que les locataires avec un droit d'habitation et un droit d'aménager cet espace, mais dans une certaine mesure seulement. Néanmoins, je pense que cet art d'habiter est très important. Il est constamment passé sous silence et rarement étudié, il n'est jamais valorisé comme déploiement déjà d'un certain savoir-faire et d'une manière de déployer une habileté, une familiarité avec ces environnements. Un dernier mot sur cette idée de l'aménagement : je pense qu'il est intéressant, à ce titre, d'observer que, là aussi, les imaginaires et les métaphores ont évolué. Au début du Web, on parlait de la Home page, avec vraiment cette idée d'une maison. Dans les débuts du Web, on construisait vraiment sa maison, les usagers étaient en même temps des éditeurs. Avec la massification du Web, on a plutôt affaire à des locataires et aujourd'hui on parle moins de maison, mais simplement de murs. On a davantage des surfaces, des murs : les fameux murs Facebook, les fameux Timelines, ou les tableaux de Pinterest, d'Instagram etc.

Une autre activité sur laquelle on peut s'arrêter est celle que j'appelle « traîner », en reprenant et en traduisant un terme de Danah Boyd qui est le « Hanging out » et en s'intéressant, là aussi, à la manière dont on habite ces espaces, cette fois plus en posant la question du déplacement et aussi de la temporalité. La question me paraît effectivement intéressante, celle du temps, des rythmes qui nous sont imposés ou que nous arrivons à négocier dans cette manière d'habiter l'environnement numérique. On le sait, les grands acteurs industriels du Web voudraient tout caler sur une sorte de temps technique qui est celui-là même des algorithmes, comme si, indépendamment de nos milieux et de nos lieux de vie, nous pouvions tous adopter la même cadence, celle en fait des horloges internes aux machines, avec une synchronisation parfaite de tout et de tout le monde, donc à la fois accélération, raccourcissement et synchronisation. C'est le rêve inquiétant de Mark Zuckerberg notamment : laisser finalement aux algorithmes qui calculent nos traces le soin de nous donner la mesure (la mesure ce n'est pas seulement être mesuré, c'est aussi la cadence) : la mesure de nos repas, de nos repos, de nos maux, de nos émois, etc., avec ces notifications de plus en plus pressantes, de plus en plus nombreuses qui nous obligent à nous caler sur un certain rythme, ou qui voudraient nous y obliger. C'est la vision assez anxiogène et en partie réelle de cette temporalité technique qui écrase toutes les autres.

Je m'intéresse toujours aussi à la façon dont les usages réels se décalent en fait quand on y regarde de plus près. On voit que les usagers finalement réinventent très largement des formes décalées, un peu subversives et des rythmes subversifs, notamment autour de la figure que je convoquerai là, celle de la « flânerie » : elle est, comme vous le savez, un modèle ancien, largement commenté, interprété par Baudelaire, Walter Benjamin, etc. comme un art suprême justement de mode d'existence dans les espaces, en particulier les espaces urbains, un état de vacance, de distance, de disponibilité, une exploration et une navigation sans finalité, emblème de la rêverie moderne qui était sans doute typiquement le rythme des pionniers de l'Internet, d'où ces fameuses métaphores nautiques qu'on retrouve dans le nom même des navigateurs Internet (Internet Explorer, Netscape Navigator qui n'existe quasiment plus, etc.). Je pense que c'est là une question cruciale, c'est-à-dire la démocratisation du Web, la massification, la socialisation du Web mettent-

elles fin à ces formes de flânerie qui, d'une certaine manière, étaient aristocratiques ? Ou bien, les usagers réinventent-ils des espaces de flânerie ou des manières de flâner ? Personnellement, je pense que nous réinventons toujours des rythmes décalés, nous résistons toujours à la synchronie, même si cela devient de plus en plus difficile. J'en verrais pour preuve le fait que l'usage numérique, la vie en numérique sont souvent associés justement à des formes de distraction. C'est là aussi une grande thématique : on dit que les jeunes sont tout le temps branchés sur leurs engins, leurs réseaux, sont distraits. Cette forme de distraction est très critiquée, notamment par les représentants de ce qu'on peut appeler la graphosphère, mais je me demande si ce ne serait pas aussi intéressant d'y voir une démarche extrêmement salutaire, une forme de résistance à cet embrigadement dans une synchronie technique. C'est en fait un « droit à l'écart » rythmant qui permet d'insinuer des métriques, des variations singulières. C'est aussi l'idée de « perdre son temps » : passer du temps, notamment sur le Web ou sur un réseau social via des applications, est un art de perdre son temps. Je pense qu'il faut méditer sur ce qu'il y a d'extrêmement important dans le fait de préserver cette possibilité de perdre son temps et évidemment regarder d'un peu plus près ce qui se passe cognitivement par exemple quand on perd son temps en flânant, en regardant des contenus, en parlant de la pluie et du beau temps, donc là aussi repenser le sens profond de la conversation. Ce qui est le propre d'une conversation en termes de communication c'est qu'elle n'est pas programmable : vous pouvez faire le plan d'une conférence, le plan d'un cours, le plan d'un programme politique ; théoriquement, vous ne pouvez pas faire le plan à l'avance d'une conversation sinon ce n'est plus une conversation. Il y a donc là quelque chose qui ressort de la liberté sur lequel il faut réfléchir.

Je voudrais évoquer très brièvement, puisque Jacques-François Marchandise m'y a incitée tout à l'heure en parlant des données post mortem, dans le même esprit que l'idée de la perte de temps et du temps de la flânerie, d'une pratique à la fois ordinaire et subversive du numérique, ce que j'appelle les « friches numériques », c'est-à-dire je voudrais attirer votre attention sur les pratiques d'abandon de nos traces. L'utilisateur lui n'est pas, ou assez rarement, dans une posture hyper rationnelle de rangement de ses traces, de classement, de classification, de catégorisation, ou même de désherbage, comme on parle de désherbage d'une bibliothèque. Non, le plus souvent, nos traces, nous les abandonnons sous toutes leurs formes, mais y compris les traces très élaborées : par exemple, nous allons créer un profil dans une plateforme de réseau social et puis, pour diverses raisons, nous allons l'abandonner pour en créer un autre ailleurs et on ne va pas prendre la peine d'essayer de l'effacer ou de mettre un discours expliquant que...etc. Non, on le laisse comme tel ! Beaucoup de jeunes, de très jeunes même, ont créé des blogs (typiquement ce qu'on appelait les skyblogs) et au fur et à mesure de leur mue existentielle, au fur et à mesure qu'ils vieillissent, qu'ils changent d'amis, de classe, de lycée, peut-être de région, ils changent de vie, ils changent d'identité, ils changent de personne et ils abandonnent leur blog, en le laissant dans l'espace numérique mais en le désactivant socialement. C'est ce qui m'intéresse dans cette idée de « friche numérique » : c'est de faire la différence entre les traces qui sont accessibles techniquement parce qu'elles sont en ligne quelque part, et donc ces traces là pour la plupart on ne peut pas les effacer (on n'a jamais la certitude d'avoir éradiqué complètement une trace une fois qu'on l'a mise en réseau), et celles en revanche qu'on peut désactiver. Et là, il faut, je pense, faire la différence entre l'accès et l'activation. L'activation n'est pas un usage, elle est toujours sociale, toujours collective. Et certains diront à ces jeunes adolescents qui abandonnent leur blog : *vous êtes imprudents parce que dans vingt ans on pourra retrouver, etc.* Je pense fondamentalement que c'est eux qui ont raison parce qu'ils font confiance dans les communautés avec lesquelles ils vivent et ils font donc confiance à cette validation par l'usage et par le social de leurs traces. Je pense que c'est eux qui ont raison mais encore faudrait-il le valoriser et le réfléchir.

Je voudrais juste faire une petite parenthèse sur les traces post mortem. C'est un sujet en soi et je ne fais que l'évoquer, mais c'est quelque chose qui témoigne du fait que, pendant longtemps, on n'a pas perçu le numérique comme un lieu où vivre ; l'une des preuves a contrario, c'est qu'on n'a pas pensé pendant très longtemps, y compris les concepteurs, les inventeurs des réseaux sociaux, qu'en voulant ainsi faire du numérique quelque chose d'extrêmement familier, d'extrêmement quotidien, de complètement intégré à nos vies, forcément, un jour ou l'autre, il y aurait aussi beaucoup de morts dans le numérique. Cela m'a toujours frappé de constater que par exemple Zuckerberg et Cie ont pensé beaucoup de choses, souvent d'une manière extrêmement perspicace, mais n'ont pas pensé que plus leurs réseaux sociaux fonctionneraient, gagneraient en nombre d'utilisateurs, plus il y aurait des morts dans les réseaux sociaux. Ceci est très important car c'est ce qui signe le fait qu'on n'est plus dans le régime de l'outil ou même du média, mais qu'on est bien dans le régime de la vie et de la culture. Le propre d'une culture est qu'il y a plus de morts que de vivants et pendant assez longtemps (on commence un peu à prendre la mesure de ce problème), on a cherché à développer des usages numériques en laissant de côté cette question de ce que le numérique allait faire de nos morts, ce que nous allions faire de nos morts en numérique. Donc, c'est une question énorme qui s'est imposée d'elle-même, notamment par les automatismes des plateformes numériques, c'est-à-dire que les premières alertes sont venues quand des utilisateurs ont reçu des messages sensés émaner de personnes qu'ils savaient décédées et qui en fait étaient produits automatiquement par les plateformes. Comme ces lieux sont devenus réellement des lieux de socialisation pour certains d'entre eux, assez logiquement ils ont recueilli des mouvements de commémoration, des mémoriaux, toute une ritualisation qui s'est très naturellement déployée dans ces espaces, même si au départ ils n'étaient pas du tout faits pour cela. C'est un sujet en soi mais qui commence à la fois à faire l'objet d'études et à inciter les plateformes elles-mêmes à penser à cette dimension.

Une autre activité que je peux rapidement évoquer est celle de « Traverser », simplement pour signaler le fait que ces traces, dont j'ai parlé, et ces activités en environnement numérique, dont je parle, doivent être toujours pensées comme du flux, du mouvement. La trace n'a de sens que si elle renvoie en fait à un sillage, car ce qui compte c'est la manière dont nous nous déplaçons dans cet environnement. C'est cela qui est tracé et c'est cela qui fait sens. Nous sommes toujours en mouvement et, je l'ai déjà dit tout à l'heure, nous n'avons jamais nous-mêmes une position de surplomb : nos timelines, nos espaces dans les réseaux sociaux, les espaces que nous fréquentons sur le Web ne sont toujours qu'une minuscule fenêtre, une sorte de judas ou de périscope par où nous apercevons une vue très partielle de cet environnement numérique. On n'en voit toujours qu'un fragment. Ce qui m'intéresse, c'est tout ce qu'on construit autour de cette identité numérique, notamment nos fameux profils auxquels je vais venir pour conclure. Ces profils vont nous servir à baliser l'espace : contrairement aux représentations dont je parlais tout à l'heure, ces espèces d'immensités liquides qu'on surplombe mais qui sont lisses, nous sommes dans des espaces très rugueux, très opaques dont on ne voit toujours qu'une partie et ce que nous construisons nous-mêmes autour de nos profils, de notre présence numérique, avec nos cercles, nos proches, nos informations personnalisées, est une boussole, une manière de baliser et de se repérer dans cet espace potentiellement infini et dans cette temporalité aussi.

Il faut bien insister sur le fait que cet espace n'est jamais cartographiable à proprement parler et donc la seule cartographie qu'on va pouvoir s'en faire est justement celle de nos propres réseaux, celle de nos profils, celle de nos connexions. Le fameux graphe, par exemple social entre autres, peut être déjà un début de cartographie mais, bien sûr, il s'agit d'une carte très particulière. En fait, ce n'est pas une carte mais c'est une manière pour nous de nous repérer dans cet espace. C'est surtout une manière pour paramétrer les distances relationnelles. Dans cet environnement, tous les contenus auxquels on peut accéder ne sont pas à égale distance, contrairement à ce qu'on dit souvent quand on représente le numérique comme un espace équidistant. C'est vrai que techniquement vous pouvez aller aussi vite à n'importe quel contenu, il n'y a pas de distance géographique à traverser, mais informationnellement tout n'est pas à égale distance. Il y a des contenus qui vont être beaucoup plus proches de vous parce qu'ils sont relayés par vos proches, qu'ils sont quelque part dans vos réseaux, qu'ils sont dans les plateformes que vous fréquentez, etc. et il y a d'autres contenus qui sont extrêmement éloignés et auxquels vous n'arriverez jamais. Donc, encore une fois, on n'est pas dans une scène avec une exposition et une visibilité absolue de tout et à tout le monde. Ce sont là des représentations complètement fausses ! Je préfère parler de cette manière de traverser l'espace numérique sur le modèle grec de l'espace, le kuros, qui est un lieu où on danse, qui appelle des chorégraphies, et non pas un lieu rationnel, cartographié, géolocalisé, non pas l'espace du lieu romain, le topos, mais plutôt celui du kuros qui est fait de trajectoires, qui est traversé. On peut repenser ici à Michel de Certeau, à un lieu pratiqué. L'espace numérique, l'environnement numérique, dont je parle, est un espace pratiqué, sillonné, habité par des trajectoires. Et, il n'y a que cela que nous connaissons, nous ne connaissons pas un espace vu en surplomb.

Le profil

Je vais un peu accélérer et terminer mon propos par cette notion de « profil » que j'ai commencé à évoquer, car c'est autour de cette notion qu'ont porté mes travaux les plus récents. Je pense qu'entre la trace, l'identité numérique, il y a la place pour penser aussi cette configuration particulière qu'on appelle aujourd'hui le « profil », qui vient d'assez loin et qui, évidemment, a de multiples significations aussi dans d'autres domaines, en esthétique, médecine, informatique au sens étroit du terme, mais qui, aujourd'hui, devient vraiment une forme, une structure et, je crois, une matrice de plus en plus centrale puisque toute notre relation à cet environnement numérique doit passer par la construction, la confection de profils auxquels on nous demande de contribuer et qui sont construits par d'autres, par les plateformes et par d'autres usagers. C'est pour cela que c'est extrêmement important et je voudrais en dire un mot avant de finir.

Ces profils peuvent se donner d'abord sous la forme de collections. Une des activités dont je n'ai pas encore parlé, qui me paraît essentielle dans notre manière d'habiter le numérique, est une activité de « cueillette » et de « collection ». La mémoire que nous exerçons, et je ne parle plus de cette mémoire automatique (mémoire par défaut et traces qui se déposent sans nous) mais de la mémoire que nous mettons au contraire en pratique, est d'abord une mémoire de « cueillette ». Nous passons notre temps à collecter des choses, à glaner (on peut penser aux Glaneuses du film d'Agnès Varda) : on glane des images, des textes, des liens, des vidéos, etc. et on va les recueillir dans des espaces de collection. C'est une mémoire en réseau qui évidemment déborde de plus en plus de la gestion autorisée qui dominait dans le monument, dans l'école, la bibliothèque, le musée. C'est une mémoire distribuée, réticulaire : chacun devient son propre collectionneur. Ce sont multipliés ainsi tous ces espaces, ces outils, ces plateformes qui permettent de collecter, de punaiser ce qu'on a trouvé sur le Web. On s'adonne de plus en plus à cette pratique, à la fois de cueillette, de collecte et de recyclage, c'est-à-dire *je remets dans le flux une chose que j'ai trouvée, je la renvoie, je la remets en circulation*. Donc, je ne crée pas, à proprement parler, un contenu mais je signe un contenu, j'ajoute ma signature à des contenus qui sont déjà en ligne. Si je vais un peu plus loin en documentant ces contenus, en les indexant, en les taguant, etc. là, on peut aller jusqu'à parler de « redocumentarisation ».

Il y a donc différentes formes plus ou moins élaborées, notamment ce que j'appelle les « pâles-mêles numériques » qui sont ces tableaux, comme Pitchwes par exemple, où on va punaiser, épinglez ces données que l'on trouve. Evidemment, ces collections posent toutes sortes de problèmes : des problèmes de droit d'auteur, de propriété intellectuelle, d'éditorialisation etc. mais, là encore, je pense qu'il y a un usage très fréquent, peut-être même maintenant dominant, qui relève de certains savoir-faire et qui fabrique une mémoire spécifiquement numérique sur laquelle on s'est encore assez peu penché.

Je vais combiner deux images, l'une que j'ai appelé « fiction » et l'autre « adoption » pour évoquer le fait qu'à travers ces profils, je ne fais pas que me documenter moi-même ou construire un réseau de proches, mais que cela devient de plus en plus des matrices pour produire par exemple de la fiction. Dans les réseaux sociaux, typiquement comme Facebook par exemple, il y a beaucoup de profils qui vont intégrer de la fiction alors même que les plateformes cherchent par tous les moyens à l'interdire et à l'exclure. Je rappelle que théoriquement vous n'avez pas le droit de vous inscrire avec un pseudonyme dans ces plateformes car leur but est de connaître le vrai consommateur, mais bien sûr les usagers qu'on chasse par la porte reviennent par la fenêtre et vont déployer toutes sortes de fictions ou de semi fictions. A travers ces deux images, je veux distinguer deux crans : des semi fictions sur eux-mêmes où on sait bien que ces fameux profils sont des lieux très fantasmatiques où on va se mettre en valeur, multiplier les avatars plus ou moins inventés au lieu de mettre tout simplement sa photo. Les utilisateurs assument parfaitement cette dimension fictionnelle qui pour eux n'est pas du tout une manière de s'évader du réel comme on a voulu souvent le dire, mais au contraire une manière de vivre leurs relations sociales à travers ces personnages qui sont eux-mêmes validés par les autres, lickés par les autres. Si je passe à un cran plus élaboré de la fiction, que je qualifie plutôt d'adoption, je fais référence en particulier ici aux expériences, et il y en a eu plusieurs, où on a utilisé la forme « profil » de réseau social pour faire de la commémoration.

Pour ceux qui se souviennent de cette expérience : on a créé un faux profil d'un Poilu de la Guerre de 14-18 au moment des commémorations de 14-18, un Poilu qui était sensé s'appeler Léon Vivien ; en fait, c'était une agence de communication, commanditée par le Musée de Meaux, qui a eu cette idée de créer ce faux profil et qui l'a alimenté avec des documents qui étaient à la fois des lettres, des extraits de lettres authentiques, des photos. Ce qui m'intéresse beaucoup là-dedans, c'est le fait de savoir pourquoi aujourd'hui cette structure du « profil » va porter cette réactivation de la mémoire. Cette expérience a été très intéressante car elle a rencontré un énorme succès en nombre de vues, mais pas uniquement puisque beaucoup d'utilisateurs, avec n'importe quel autre profil, ont contribué, ont participé, ont dialogué, ont échangé, ont répondu à Léon Vivien qui quotidiennement disait ce qu'il vivait sur le Front, écrivait des lettres à sa fiancée, etc. Beaucoup de gens ont joué le jeu (c'est cela qui est intéressant), alors que tout le monde savait très bien qu'on était dans une sorte de fiction, mais une fiction qui réactivait une véritable mémoire. Il y a donc là une structure qui me semble très intéressante, qui joue sur la thématique de la mémoire mais on peut imaginer (et il y a eu des cas) dans d'autres registres comme par exemple, celui de la diffusion des connaissances. On voit que, de plus en plus, le profil devient une forme qui permet d'organiser, d'architecturer les savoirs en permettant aux gens d'y prendre part et d'être dans une mémoire beaucoup plus intentionnelle, plus active et pas seulement dans une traçabilité automatique.

Je vous propose de terminer là-dessus pour laisser du temps à la discussion.

Echanges avec la salle

Jacques-François MARCHANDISE

Merci beaucoup. Je suis certain que vous avez fourbi vos nombreuses questions, mais je vais commencer par les miennes pour relever le fait qu'il existe, dans ce que nous a présenté Louise Merzeau et qui était déjà présent dans certains de ses textes, une approche « symptômale » qui révèle une sorte d'attitude du soin, d'attitude liée à la pathologie, l'enfance, etc. En fait, aujourd'hui on accepte tout un ensemble de dispositifs numériques un peu intrusifs pour les malades, pour les seniors un peu âgés, voire pour les enfants, là où on les refuserait consciemment pour nous ! Au final, on finit par les accepter aussi pour nous, c'est-à-dire qu'on finit par les voir se diffuser dans nos approches. En tout cas, cette lecture et ces thèmes déjà employés dans « *l'Intelligence des traces* » nous placent dans quelque chose qui révèle une approche où les grandes personnes s'occupent de nous.

Louise MERZEAU

Effectivement, il y a une sorte d'infantilisation : C'est une posture malheureusement très ancienne, celle qui consiste à priver certains de leur parole, et là de leurs traces, en parlant à leur place, alors que typiquement cet environnement numérique est sans doute celui, depuis sa massification et la généralisation des appareils mobiles, où ceux qui n'avaient pas jusqu'à maintenant l'accès aux outils de parole, d'expression, vont pouvoir s'en saisir. Donc précisément, ceux qui n'ont pas de bureau, pas même d'ordinateur vont pouvoir avec un téléphone mobile prendre part, notamment les jeunes, les adolescents, etc. Il y a bien cet affrontement à l'égard d'une stratégie de désappropriation contre laquelle il

faut lutter et tout faire pour permettre aux gens de se réapproprier leurs traces. Il s'agit non pas de lutter contre la traçabilité, mais de faire comprendre aux gens qu'ils peuvent assumer leurs traces, déployer eux-mêmes des pratiques d'écriture, de collection, de partage, de « documentarisation » de leurs traces.

Jacques-François MARCHANDISE

Y-a-t-il des questions ? N'hésitez pas à vous présenter si vous le souhaitez bien sûr.

Charlotte DEBRAY (Déléguée générale de Fonda)

J'ai une question sur cette notion de « trace ». Hier soir, j'ai lu un article sur Snapchat et cela m'a interpellée puisque le principe de Snapchat est justement de ne pas laisser de traces. C'est très prisé des adolescents, c'est de la vidéo instantanée, a priori enregistrée nulle part, ce qui reste bien sûr à vérifier, mais qu'est-ce que cela ouvre-t-il comme perspective sur de nouveaux usages, de nouvelles évolutions de la culture numérique ?

Louise MERZEAU

J'aurais du le mentionner car cela va tout à fait dans le sens de choses que j'ai évoquées. Déjà, l'idée même d'avoir proposé cette application Snapchat et le très grand succès qu'elle a rencontré en particulier auprès des jeunes, montrent bien, par rapport à cette traçabilité subie, le paradoxe que beaucoup d'études ou de discours médiatiques mettent en avant, qui veut qu'à la fois les usagers se plaignent de cette surveillance, de ce traçage permanent et qu'en même temps, malgré le fait qu'ils en aient de plus en plus conscience et qu'ils soient en désaccord a priori avec ce régime intrusif, continuent d'être présents sur les réseaux, d'échanger, de délivrer toutes sortes de données, y compris les plus sensibles, etc. En fait, je pense que ce n'est pas un paradoxe ! Il faut absolument comprendre qu'il est désormais trop tard pour revenir en arrière (d'ailleurs, il n'y a peut-être aucune raison de revenir en arrière). Nous sommes dans cet environnement numérique, nous y avons déjà construit beaucoup de choses, établi beaucoup de relations, produit beaucoup de contenus et il n'est pas question d'y renoncer. C'est un droit tout à fait légitime, une revendication légitime de continuer justement à être présent sur ces réseaux et à développer sa présence.

En même temps, la traçabilité n'est plus aujourd'hui optionnelle ! Il faut faire avec et donc il faut chercher des troisièmes voies. Ce n'est pas : *renoncez, fermez votre compte, n'allez plus sur les réseaux, ne dites plus rien, ne partagez plus rien !* Ce serait complètement absurde et purement oppressif. Mais, ce ne serait pas non plus une demande parfaitement utopique de dire « *cessez de nous tracer !* » ou « *effacez nos traces !* » C'est bien sûr le discours d'un marché de l'oubli qui est très intéressé à la chose. Je crois qu'au contraire, il faut développer des troisièmes voies. Celle que vous évoquez avec Snapchat en est peut-être une. C'est vrai qu'il y a une revendication de beaucoup d'usagers, notamment de certains jeunes, à vouloir échanger, partager, voire exhiber des choses sur Internet, mais de manière éphémère, c'est le droit à l'éphémère, le droit à la conversation en tant que conversation, et à vouloir ainsi échapper à des formes d'indexation. Ce qui est intéressant dans Snapchat, c'est ce qu'il révèle sur le désir et le rapport à une certaine temporalité des échanges sur le Web : revendications d'une légèreté, d'une manière d'échanger des contenus sans conséquences. Pour cela, c'est très intéressant et très révélateur de ce que beaucoup d'usagers réclament aujourd'hui. Ensuite, ce qui est amusant, c'est que les choses ne sont jamais aussi simples. Vous disiez vous-même que vous vous doutiez un peu qu'il y avait des traces qui se déposent dans les usages de Snapchat. Dès lors qu'on a un compte, on engrange des traces ! Mais, il y a un décalage : il y a à la fois une pratique de l'éphémère mais qui, en même temps, n'échappe pas à la traçabilité numérique. Il y a bien les deux. Et puis après, il y a d'autres effets : par exemple, un grand jeu consiste maintenant sur Snapchat à arriver, sur des vidéos extrêmement brèves, éphémères, de quelques secondes, à être suffisamment habile pour faire des captures d'écran et garder tout de même une trace de la vidéo. Je pense que ce que les usagers revendiquent aujourd'hui, c'est le droit, dont je parlais tout à l'heure, à régler leur propre rythme et à ne pas être condamnés à une seule et même temporalité.

Jacques-François MARCHANDISE

On a des usagers aguerris qui ont investi depuis longtemps des espaces comme Ford Chad ou autres, dont le principe est le même. Dans Ford Chad, le principe est que les traces soient effacées constamment. Avez-vous d'autres questions ?

Rémi SENTIS

Vous avez beaucoup évoqué les jeunes et les adolescents. La question qui se pose est celle du numérique à l'école. On a beaucoup parlé du numérique à l'école mais que faut-il en penser ? J'aurai donc deux questions. La première est la question du codage. On dit que le numérique à l'école c'est très bien parce que les collégiens vont apprendre à coder. Mais que veut dire « coder » ? Est-ce le fait d'utiliser un langage informatique de haut niveau, un véritable langage

informatique ? Or, on sait très bien qu'un collégien ne peut pas utiliser un langage informatique, un langage de type C, PHP, etc. La deuxième question, qui n'a rien à voir avec la première, est celle de la connexion à Internet à l'intérieur de l'école. Fera-t-on, dans l'usage du numérique à l'école, un réseau local ou une connexion à Internet, avec toutes les possibilités que vous évoquiez de la distraction, etc. ? Qu'en pensez-vous ?

Jacques-François MARCHANDISE

Je laisse bien sûr à Louise Merzeau le soin de doser sa réponse mais je rappelle que c'est un sujet qu'on a déjà eu l'occasion d'évoquer à d'autres moments du séminaire.

Louise MERZEAU

Je vais surtout répondre à la deuxième question, tout en disant un mot sur le code. J'en profite pour vous montrer, en vous répondant, une des vues de mon diaporama que j'ai sautée tout à l'heure, celle sur ce que j'appelais la « *Cité transmédias* ». L'espèce de vision, de représentation que je vous ai proposée de cet environnement numérique de mon point de vue, appelle très directement à l'école une forme d'apprentissage de cet environnement. Premier point : puisque je considère que c'est notre environnement où vivre, il me semblerait aberrant et criminel de prétendre exclure cet environnement de l'école, de séparer l'école de cet environnement. Deuxième point : si je parle d'environnement par rapport aux problématiques de l'école, c'est justement pour suggérer que le numérique n'est pas, à mon sens, une matière qui s'ajouterait aux autres, qui pourrait coexister avec les autres. Je pense que c'est justement l'environnement dans lequel toutes les autres matières doivent se repenser, continuer à être enseignées mais dans un nouvel environnement, ce qui a beaucoup de conséquences sur les méthodes, l'organisation du temps, des lieux, etc. Donc pour répondre tout de suite à votre deuxième question, un Internet sans Wikipédia, sans Facebook, sans Google, sans YouTube, un Internet coupé, verrouillé, fermé, vertical, décidé par le ministère de l'Éducation nationale est, à mon avis, un Internet mort et qui n'a plus rien à voir avec Internet. Si on prétend apprendre et surtout former, éduquer les futurs citoyens à cet environnement numérique avec ce genre d'Internet totalement factice, c'est pour moi une erreur. Il faut relever le risque de la connexion et d'un Internet ouvert, qu'on ne surplombe pas précisément.

Sur la question du « code », je vais expliquer pourquoi je fais référence à la « *Cité transmédias* », sans trop entrer dans le détail de cette controverse. Vous aurez sans doute compris que, pour moi, développer une habilité, une familiarité et finalement une conscience du numérique, ce n'est pas d'abord « savoir coder ». Evidemment, cela ne l'exclut pas, je dirais même que cela aide : plus on comprend en profondeur les mécanismes d'écriture, donc notamment de codage, ou en tout cas plus on comprend, jusqu'à un certain degré, les logiques de cette algorithmie dont j'ai souvent parlé, nos calculs, nos index, nos traces, mieux c'est bien sûr ! Maintenant, on peut très bien développer une certaine conscience et une responsabilisation de sa présence numérique sans forcément connaître tous les langages de programmation. Je pense que c'est une forme de spécialisation que l'école doit, bien sûr, proposer mais ce n'est pas la toute première exigence. Ce qui me semble beaucoup plus une exigence, c'est de développer ce que j'appelle cette « *Cité transmédias* », c'est-à-dire cette conscience qu'il s'agit bien d'un environnement, cette conscience qu'il faut sortir d'une posture où on consomme dans des silos bien cloisonnés, complètement verrouillés par un certain nombre d'acteurs en petit nombre, et cette conscience qu'il faut développer cette habilité « transmédias » à traverser, à contourner, à aller ailleurs que là où on veut nous emmener. Mais, ceci nécessite d'abord de connaître un maximum de ces plateformes, de se construire une présence numérique, d'enrichir nous-mêmes nos traces de manière intentionnelle, de participer aussi à des espaces véritablement collectifs, donc de produire du contenu collectif, de la mémoire collective. Pour moi, c'est ce que l'école doit enseigner, exactement comme elle a toujours cherché à enseigner comment développer le jugement, comment donner les moyens d'argumenter, donc de participer au débat public, de devenir citoyen, etc. Pour moi, il n'y a pas de changement fondamental dans les finalités.

On comprend bien que pour savoir débattre, il faut maîtriser une ou plusieurs langues et surtout des niveaux de langues. Je pense que dans le numérique c'est pareil. Il faut imaginer qu'il y a des niveaux de langues numériques. Pour l'instant, la plupart d'entre nous et la majorité de nos élèves ou de nos étudiants n'ont qu'un seul niveau de langues. Ils ne savent pas jongler, changer d'un niveau à l'autre. Dans les usages numériques, de même qu'il y a la langue parlée, les jargons, l'argot, il y a des langages spécialisés, des langages techniques, des langages pour la délibération, pour l'oraison, pour être en public. Il faut développer ces habilités là et vous voyez que cela va beaucoup plus loin que simplement le code. Pour être plus concrète précisément, construire un profil doit faire partie des choses qu'il faut apprendre. Qu'est-ce qu'un profil ? Voilà un beau sujet de cours qu'à mon avis on peut dispenser au collège. Qu'est-ce qu'un profil ? C'est extrêmement riche : quelles images mettre ? Examiner qu'il y a toute une sémiotique, une esthétique des avatars. Qu'est-ce qu'un graphe ? Quelle est la différence entre partager sous forme d'un Lick ou sous forme d'un forum, d'un Pad pour l'écriture collective ? Et là, en fait, je ne parle pas de code : on n'est pas au niveau du code, on est au niveau des interfaces utilisateurs. Commençons déjà par cela. Je sors d'un cours de Master II « *Recherche en sciences de l'information et de la communication* » où aucun des étudiants présents ce jour là ne savait ce qu'était un Pad ! Peut-être que vous non plus, mais de la part d'étudiants en Master « recherche » c'est un peu inquiétant, je trouve.

Jacques-François MARCHANDISE

Je voudrais revenir sur plusieurs points. De la même façon que Louise Merzeau vient de mentionner qu'il y avait plusieurs niveaux de langues, on peut s'interroger sur la question des formes de mémoire, c'est-à-dire que le terme de « mémoire », utilisé par Louise et sur lequel elle travaille fréquemment, revêt plusieurs figures très distinctes selon qu'il s'agit des traces que je vais laisser, ou des choses que je choisis d'agencer ou que je choisis d'aménager, c'est-à-dire l'archive. Et, de la même façon, il y a des niveaux de la mémoire comme par exemple, la mémoire administrative, ou la mémoire des photos de famille et de tout ce genre de choses. De la même façon encore, il y a des objets de mémoire qui sont assez distincts. Pour la commodité de l'échange, nous avons supposé que tout ce qui était numérique était sur Internet : une partie de ce qui est numérique est sur mon disque dur, une partie de ce qui est numérique a été sur mon disque dur qui est tombé en panne et je ne l'ai plus que sous une forme papier. Une des questions en train d'apparaître, et notamment qu'on voit apparaître à l'occasion des sujets post mortem évoqués tout à l'heure, est celle de savoir si les notaires vont s'occuper de cette histoire du post mortem et de la gestion des droits des proches à récupérer des choses de la personne décédée. Est-ce que la transmission par le notaire est du même ordre que la transmission par le parent à son enfant ou par l'enseignant aux apprenants, etc. ? Evidemment, non ! On va donc se retrouver avec ces diverses formes de la mémoire. Et, si je reviens à la question « symptômale » et à la question de la panique, on entend souvent l'inquiétude, aussi bien personnelle que collective voire de civilisation, de la grande amnésie, celle du fait de dire : *comme on passe du papier à des formats qui manquent de pérennité, comme on passe de choses que je pouvais maîtriser à des choses que je ne peux plus maîtriser, etc.* il va nous arriver au fond bien pire que les grands incendies puisque chacun d'entre nous, sur dix ans, ne sait pas garder dans un état d'intégrité quelconque quoi que ce soit de numérique.

Louise MERZEAU

Je suis d'accord. Il y a beaucoup de questions dans ce qui vient d'être évoqué. Cette panique, soit du « *on ne peut plus rien effacer* », soit de « *la grande amnésie* » qui est fondamentalement du même ordre, repose surtout sur une erreur d'interprétation qui pense justement que la mémoire est dans l'objet ou le support de stockage. Si on pense qu'il suffit d'enregistrer dans un support quelconque pour que cela fasse mémoire, à ce moment là soit on se réjouit que le numérique enregistre tout, soit à l'inverse on se plaint finalement que, du fait notamment de l'obsolescence programmée et de l'innovation permanente, beaucoup de ces traces, bien qu'elles aient été enregistrées, ne seront plus lisibles dans des délais sans doute de plus en plus courts. Mais, dans les deux cas de figure, je pense que c'est la même interprétation. Or, évidemment tous ceux qui ont travaillé sur la mémoire, quelle que soit leur approche, leur entrée, savent bien que la mémoire ne saurait en aucune manière se réduire et se définir comme « enregistrement d'une trace sur un support ». Ce qui fait la mémoire, c'est l'activation, la réactivation. Ce sont des phénomènes dont j'ai un peu parlé, qui sont des phénomènes d'adoption, d'activation des traces, de partage, de fiction, d'invention. La mémoire est très largement inventée bien sûr et elle implique évidemment énormément d'oublis (oublis accidentels mais surtout oublis volontaires), de tris, filtrages, amnistie, amnésie assumée du collectif. La mémoire, c'est cela ! Si on redéfinit déjà la mémoire ainsi, pour reprendre la question sur les notaires et les traces post mortem, ou la question de l'héritage, de la transmission des patrimoines, on voit très bien, et cela va dans le sens de mon hypothèse d'un numérique qu'il faut penser comme environnement, que c'est déjà le cas : de plus en plus des productions et des biens que nous allons vouloir transmettre à nos descendants seront numériques. Il faut donc bien que les notaires se saisissent de cette question. Cela commence un peu et il y a déjà différentes officines qui proposent de servir d'intermédiaires pour des testaments numériques ou des transmissions.

En même temps, on voit bien que cela bouscule non seulement nos habitudes mais beaucoup de dispositifs actuels de régulation de ces échanges de contenus numériques : notamment, le fait que beaucoup de contenus que nous consommons aujourd'hui, nous n'en sommes pas les propriétaires. Comme je le disais, nous n'en sommes que des locataires. Par exemple, toutes les musiques que j'achète sur iTunes, je n'en suis pas finalement propriétaire dans la mesure où je ne peux pas les léguer à mes descendants, alors même que je les ai payées (je ne parle pas ici de téléchargement illégal). Vous avez sans doute entendu parler de ces controverses qui soulèvent des points extrêmement complexes, qui sont des questions juridiques mais pas seulement, qui posent justement cette question : *que faut-il entendre par mémoire ? Que faut-il entendre par patrimoine à transmettre ? Qu'est-ce que la transmission ?* On est bien dans un changement d'environnement qui oblige à redéfinir tous ces protocoles et qui met en évidence le fait que tous les pouvoirs se sont déplacés et que la régulation n'est plus faite par les mêmes. Cela peut donc être très douloureux et il y a là des raisons de s'inquiéter, sans tomber dans la paranoïa qu'on évoquait. Mais, je pense que, de toute évidence, on viendra à de nouveaux dispositifs de transmission, de patrimonialisation, de réactivation des mémoires, mais il y a effectivement des choses qui s'effaceront.

Un mot par rapport à ce que Jacques-François évoquait en disant : *des choses ne sont plus accessibles sur mon disque dur mais je les aie sur papier*. Je ne l'ai pas dit dans ces termes, sauf au tout début quand je parlais du continuum, mais je voudrais juste insister sur le fait que basculer dans un environnement numérique n'exclut pas du tout les autres formes

de support, d'écriture, de pratiques de lecture, etc. J'ai été très frappée, il y a quelques temps où j'ai eu à évaluer une thèse d'une jeune collègue qui a fait une enquête sur les pratiques d'écriture de collégiens qu'elle a observés de manière très assidue et pointue pendant un an ou deux en les suivant dans tous leurs espaces de vie, de chez eux jusqu'à la salle de classe en passant par le bus pour les emmener à l'école, etc., et où elle montre très bien comment pour ces jeunes là (mais je pense que c'est exactement la même chose pour nous tous), il y a un continuum qui fait que, tout du long de la journée, en fonction de où ils sont, avec qui ils sont et la nature des échanges qu'ils pratiquent, ils passent non pas indifféremment mais avec le plus grand naturel du téléphone mobile, au tableau dans la salle de classe, au cahier sur lequel ils continuent de prendre des notes, mais aussi aux objets papier qu'ils fabriquent chez eux (les collégiens continuent énormément non seulement d'utiliser, mais de fabriquer des supports papier) et une même conversation peut passer de l'un à l'autre. C'est ce tressage qu'il faut regarder de beaucoup plus près, qui est très intéressant. C'est à travers ces tressages là qu'on voit vraiment comment la transition se fait, plus ou moins bien, mais elle n'est jamais valorisée comme telle : on est toujours soit dans la résistance, soit dans l'innovation absolue. Mais, ce sont des vues de l'esprit ! Nous sommes tous toujours dans le tressage, dans l'entre deux, dans l'hybridation. Effectivement, il nous arrive de prendre des notes sur un papier de quelque chose qu'on a à l'écran. Ce qui est intéressant est la complémentarité des deux. Donc évidemment, cela n'exclut pas les autres régimes de matérialité, d'écriture, etc. Néanmoins, l'environnement dans son ensemble est d'abord redéfini par ce paradigme numérique.

Françoise MERCADAL-DELASALLES (Société générale)

Vous avez beaucoup insisté sur les efforts et le temps nécessaire pour s'appropriier tous ces nouveaux outils, ce qui peut paraître paradoxal au regard de la facilité déconcertante avec laquelle les gens se sont appropriés tous les devices, caractéristique qu'on retrouve d'ailleurs dans toutes les générations, chez les très jeunes comme chez les moins jeunes. Je voulais donc savoir ce que vous vouliez mettre véritablement en valeur ou en lumière quand vous insistiez sur ce point.

Louise MERZEAU

Je suis bien sûr d'accord avec vous ! C'est évident que la plupart de ces environnements, de ces interfaces, de ces dispositifs semblent relativement faciles. Disons que le propre de beaucoup de ces dispositifs numériques est qu'ils sont immédiatement utilisables, c'est-à-dire qu'il n'y a pas besoin de passer par des étapes. Il n'y a pas à apprendre le solfège avant de jouer la musique, on joue directement la musique. Maintenant, si j'insiste beaucoup sur l'effort, c'est parce qu'une chose m'énerve, d'ailleurs même pas en tant qu'enseignante mais simplement en voyant ce qui se passe autour de moi ! J'aime bien aider les gens, les accompagner, les former un peu parce que cela m'intéresse mais très souvent je me heurte à des gens qui me disent : *j'aimerai bien que tu m'apprennes à faire un blog*. Je leur dis : *avec plaisir, on trouve une bonne après-midi pour commencer et puis il y en aura d'autres après*. Donc déjà, ils pensaient que cela allait se faire rapidement. Ensuite, on commence et là, je leur montre à la fois qu'en cinq minutes ils peuvent effectivement créer un compte, avoir l'espace, publier, mais que pour le faire, il faut qu'ils réfléchissent à : comment structure leur blog ? Qu'est-ce qu'ils veulent dire ? Il faut qu'ils aient du contenu, qu'ils aillent chercher des images, qu'ils se demandent s'ils ont les droits, etc. Et là, tout d'un coup, l'enthousiasme retombe souvent parce que les gens se rendent compte qu'il faut finalement produire un certain effort, que techniquement il y a tout un tas de choses qui peuvent se faire extrêmement vite et sans aucun savoir, mais que la pratique elle-même va nécessiter du temps. Je dis bien du temps, pas forcément en terme de difficultés, mais du temps ! J'ai très souvent constaté, autour de moi, que les gens pensent qu'à partir du moment où on passe par des machines, par du numérique, tout est déjà paramétré, qu'il y a des interfaces utilisateurs qui masquent les couches profondes et notamment le code, et ils pensent donc que tout va se faire tout de suite. Je pense qu'il faut vraiment lutter contre cette représentation, ce discours qui, encore une fois, n'est pas du tout véhiculé pour rien, il y a vraiment une intention derrière. Il faut lutter contre cette image parce qu'elle entérine l'idée qu'il n'y a pas de culture numérique. Je crois profondément qu'on peut développer et œuvrer au développement d'une culture numérique, mais une culture c'est du temps, du savoir, de la sédimentation de quelque chose. Cela ne se fait ni tout seul, ni tout de suite, ni facilement. Ce règne de la facilité me heurte beaucoup et je pense que ceci est très illusoire.

Jacques-François MARCHANDISE

Je voudrais insister sur un point des temps d'agencement, des temps de réglages qui ne sont pas fortuits, pas accidentels. Ce n'est pas parce que c'est moi qui n'arrive pas bien, ils sont là pour tout le monde et ils sont là d'autant plus qu'on a des dispositifs qui évoluent et qu'on en utilise plusieurs.

Eric de MOULIN BEAUFORT (Evêque auxiliaire à Paris)

Vous avez, à un moment donné, évoqué la révolution anthropologique en disant que maintenant on laissait une trace, qu'on le veuille ou non, sans le savoir. Je veux dire que j'ai admiré dans tout votre exposé, à partir de là, la manière dont vous avez déployé cette idée de trace, avec l'idée aussi du sillage, tout un champ d'images que je trouve très expressif

parce qu'effectivement le grand problème de la vie pour les êtres humains est tout de même de *laisser une trace*. Ce que j'ai trouvé tout à fait intéressant dans cette métaphore que vous avez développée, qui est peut-être plus qu'une métaphore, c'est que la trace est à la fois très peu de choses (certains savent les repérer, d'autres pas) et en même temps, on voit bien que beaucoup de nos paysages ont été façonnés par les traces, c'est-à-dire par des chemins de chèvres ou des sentiers tracés justement à flanc de montagne ou à travers les forêts, qui finalement finissent par s'imposer dans le paysage.

Donc, cela dit beaucoup de choses de la vie humaine, du fait qu'un homme qui passe laisse quand même une trace qui peut être emportée par le vent, mais qui peut aussi durer, cela dépend de qui le regarde, comment on le regarde. La seule trace que nous laissons n'est pas forcément la tombe, la pierre tombale. Il y a aussi des « itinéraires » comme vous l'avez dit. Il me semble que vous avez, sur ce qu'est « vivre », dit beaucoup de choses que je trouve assez stimulantes et qui me font penser dans la Bible à l'idée de *la Sagesse qui trouve ses délices à s'ébattre*. Mais, en fait, l'image biblique employée là laisse des traces dans le sable, en jouant avec les enfants des hommes justement. Donc, c'est à la fois rien et en même temps, il y a quelque chose que quelqu'un pourra peut-être déchiffrer ou regarder. Mais enfin, en tout cas, on laisse une trace et ce n'est pas rien ! Il me semble que vous avez invité à une certaine sagesse, à un certain art de « laisser sa trace » précisément. Il ne faut pas en avoir peur, il ne faut pas s'imaginer qu'on va tout contrôler et en même temps, il faut avoir l'assurance qu'on peut, malgré tout, imprimer sa singularité à sa trace. Et, je trouve cela vraiment très intéressant et très stimulant sur ce qu'est chaque être humain, qui à la fois est très peu de chose et en même temps, a tout le poids de sa singularité.

Louise MERZEAU

Ce n'était pas vraiment une question mais sur cette idée de la trace, je crois que vous avez bien perçu ce que j'essaie de penser, peut-être l'inflexion que j'essaie de donner. Une manière de répondre à la question sur l'apprentissage, c'est justement de montrer qu'il y a un effort à fournir pour aller au-delà de la trace qu'on laisse non intentionnellement, de même qu'un homme qui passe, comme un animal qui passe, quelque part va laisser une empreinte. Je pense qu'il faut essayer d'aller au stade suivant qui va consister justement à prendre conscience des traces que nous laissons, à laisser peut-être des traces intentionnellement et à les organiser collectivement. Et donc là, on passe de l'empreinte à la culture, c'est-à-dire aux traces que seuls les hommes vont laisser et qui passeront de génération en génération, qui vont constituer effectivement une culture, une mémoire, quelque chose qui relève d'une transmission. Je pense que ce schéma là est tout à fait transposable à l'univers numérique, à condition de se réapproprier nos traces, de les organiser, de les enrichir, de les diffuser encore plus largement. Ce que je voulais juste ajouter par rapport à cela, c'est l'idée qu'il faut peut-être accepter une forme de dépossession, ne pas vouloir tout garder, tout contrôler, s'assurer qu'on aura tant de sauvegardes, qu'on va faire des émulations pour lutter contre l'obsolescence, etc. mais plutôt, accepter de jouer le jeu du réseau. Le réseau est justement le fait qu'on lâche prise : en mettant en réseau quelque chose, on s'en remet aussi aux autres. Je ne dis pas qu'il faut le faire n'importe comment et inconsidérément, mais penser plutôt se former à cette philosophie proprement réticulaire où ce sont des communautés, des communautés de savoirs, de croyances, d'activités, etc., qui vont prendre en charge les traces que nous voulons laisser et transmettre. Evidemment, il n'y a pas de certitude : il y a des choses qui vont se transformer, des choses qui vont se perdre, d'autres qui vont rester, mais nous aurons pris notre part dans ce cycle.

Eric de MOULIN BEAUFORT

Il me semble que le numérique permet de laisser sa trace aux yeux de tout le monde, d'une certaine façon de toute l'humanité, comme jamais ! Quand je marche à travers mon champ, il n'y a que ceux qui passent à proximité de ce champ qui avaient une chance de voir ma trace, alors qu'avec le numérique, c'est toujours virtuellement, mais le virtuellement peut passer à l'acte qui fasse que tout le monde, n'importe qui dans l'humanité, puisse voir ma trace et en faire quelque chose.

Louise MERZEAU

Potentiellement oui, vous avez raison.

Jean-Michel HUBERT (Collège des Bernardins)

Merci pour votre présentation le long de laquelle j'ai perçu, dans ce descriptif que vous avez fait de la progression de la vie numérique autour de nous, des formes de contraintes, de pressions, de réalités qui s'exprimaient de plus en plus. Je le ressens par le nombre de fois où vous avez prononcé les mots « anxiogène », « revendication », « résistance », « lutte » que je comprends parfaitement. La question que je me pose, dès lors que vous avez évoqué le rôle de l'école pour l'avenir à travers les mots « former », « éduquer », est comment voyez-vous la suite ? Est-ce que vous pensez,

comme on le dit, alors que le développement du numérique ne nous a pas encore montré grand-chose par rapport à ce qui est susceptible de se produire dans les années qui viennent, qu'on va vers un système où on aura une sorte de combat permanent entre des conceptions et des résistances ? Qu'est-ce qui pourrait favoriser une approche plus constructive et plus collective vers la compréhension de ce nouvel environnement et de cette nouvelle culture ? Ce qui suppose que tout le monde y adhère, y compris tous ceux qui, à des titres divers et vous voyez ceux auxquels je veux penser, ont des conceptions très puissantes et très profondes sur les grands systèmes informatiques dont ils cherchent à nous environner. Je reconnais que c'est plus une réflexion qu'une question.

Louise MERZEAU

Si j'avais la réponse à votre question ! Je comprends bien que c'est LA question ! La réponse que je vais vous faire est elle-même une question, mais la réponse est politique. Je ne sais pas exactement vers quoi on va. C'est vrai qu'au moins pour un temps, on va sans doute voir se développer, conjointement et parallèlement, un durcissement des stratégies industrielles qui tendent à cloisonner cet environnement, à enfermer les usagers dans des silos de haut en bas. Globalement, jusqu'à un certain moment, les grands acteurs de l'économie numérique se sont partagés chacun une spécialisation : il y avait ceux qui s'occupaient du hard, ceux qui s'occupaient des contenus, ceux qui s'occupaient des interfaces, du design des objets, etc. Maintenant, chacun de ces grands acteurs, d'Amazon à Google en passant par Facebook, Apple, etc., essaie de maîtriser toute la chaîne, du haut en bas, depuis le système d'exploitation jusqu'aux appareils, à la gestion des contenus, aux plateformes de commerce, etc. Evidemment, le but est de produire ce qu'ils appellent des « univers » (je parle d'environnement mais les industriels et les marchands parlent souvent d'univers) pour enfermer chaque utilisateur dans un « univers ». Déjà actuellement, quasiment je peux « vivre en Apple » totalement, je peux tout faire en Apple ! D'ailleurs, vous voyez de quoi je parle puisque je suis équipée Apple. Donc d'un côté, je pense que ces tendances là vont continuer de se durcir, il n'y a pas de raison objective que cela s'arrête dans l'immédiat et c'est bien sûr très puissant. De l'autre côté, je suis assez optimiste car pas mal de signes montrent que, ce que j'ai souvent qualifié de « résistance » ou « d'opposition », de « subversion » va se développer, pas forcément sur des modes conflictuels d'ailleurs, mais je pense ici tout de même à l'explosion des modes collaboratifs, de l'économie contributive, de toutes sortes d'initiatives citoyennes qui commencent à se diffuser à la fois dans la science, la politique territoriale, etc. Je pense qu'il y a là une énergie indéniable qui commence à se structurer, s'organiser et se penser. Il y a aussi une réflexivité très forte de ce côté. Je pense que tout cela va se développer.

Ensuite, pour savoir justement si cette tendance là peut être autre chose qu'une tactique qui résiste aux stratégies ou qui traverse les stratégies, je pense que là il faut du politique. Et là, par contre, je serais plutôt assez pessimiste pour l'instant car je pense que le politique actuellement, en France en tout cas, je ne sais pas si on peut dire en Europe, est indéniablement très à la traîne, exactement, à mon avis, parce qu'il ne pense pas le numérique comme un « environnement » et qu'il continue toujours de le penser comme outil, instrument, technologie, typiquement d'ailleurs dans les débats par exemple sur l'école où la question qu'on se pose est : *est-ce qu'il faut mettre des tablettes à l'école ?* Cette question est ridicule, les élèves ont déjà tous leur mobile, la question est donc déjà caduque ! On ne pense pas les choses en termes d'environnement. Inversement, si vous regardez du côté des Etats Unis, le politique a pensé les autoroutes de l'information pour pousser ses industries. Et là, il y a une cohésion, évidemment qui vaut ce qu'elle vaut, mais j'espère que les choses vont évoluer. Mais, pour l'instant il n'y a pas franchement beaucoup de signes, à mon avis !

Jacques-François MARCHANDISE

Merci beaucoup. C'est l'heure de conclure. Pour prolonger rapidement ce qui vient d'être dit, je pense que les réponses qui ont été apportées par Louise Merzeau tout au long de son exposé peuvent être porteuses de pas mal d'espoir car elles s'appellent à plein d'égards « culture ». Elles s'appellent « culture » car elles nous disent que, puisqu'il s'agit d'un environnement qui est autre chose que du média, de l'outil, du support, regardons-le comme un écosystème, nous a dit Louise Merzeau qui l'a aussi beaucoup abordé sous cet angle de la culture, avec la question d'un monde commun à l'intérieur de tout cela, qui est un peu une question sous-jacente à celle des profils et à celle de la segmentation, ou celle des silos. Les travaux conduits par ailleurs par Louise Merzeau, ou auxquels elle participe notamment autour des communs, font écho à des choses qui se sont dites dans ce séminaire, notamment avec la participation de Philippe Aigrain, dans la séance autour du « Partage ». Une partie de cette question est celle du saucissonnage ou des continuités. C'est donc une séance qui nous apporte beaucoup parce qu'elle est riche de potentiels et qu'en même temps elle pose des alertes sur le défi même de cette Chaire, c'est-à-dire : *oui il y a un défi de l'humain face au numérique*, qui est probablement le défi de cette construction, de cet agencement et de cette appropriation culturelle que Louise Merzeau place dans le champ de l'éducation, celui de la citoyenneté aussi et celui de la transmission et de la mémoire.
